

Carnets 1978

Albert Cohen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALBERT COHEN

CARNETS

1978

nrf

GALLIMARD

ALBERT COHEN

Carnets
1978



GALLIMARD

Fait Maison pour l'édition numérique

À
J. J. D.

Trois janvier

En mon vieil âge, je retourne vers toi, Maman morte, et c'est mon pauvre bonheur de te faire vivre un peu encore, sainte sentinelle et gardienne de ton fils, te faire vivre un peu encore avant de te rejoindre bientôt, c'est ma lamentable magie et mon pauvre truc pour ne t'avoir pas entièrement perdue, Maman à qui absurdement j'aime parler, Maman morte à qui, stupidement souriant, je veux raconter des jours de mon enfance.

J'ai quatre-vingt-deux ans et je vais bientôt mourir. Vite me redire, stupidement souriant, me redire le temps de mon enfance, vite avant la fin de moi et de mes souvenirs. En ce temps de mon enfance, avant le jour du camelot, jour de mes dix ans, je trouvais l'appartement désert lorsque, réveillé, je sortais de mon lit bizarre, lit à barreaux. Maman n'était pas là, elle était allée travailler, allée à sa dure besogne, et je ne dirai pas vers quelle besogne elle allait, car cette besogne imposée me fait mal comme elle me faisait mal en mes années d'enfance, et je ne pardonnais pas à mon père, que je préférerais appeler son mari, que je préfère encore, parfois et en mon vieil âge, appeler son mari, je ne lui pardonnais pas de l'avoir obligée à une besogne qui n'était pas digne d'elle, pas digne de cette reine de bonté, besogne que silencieusement je désapprouvais, injuste besogne que je ne veux pas préciser, lourde besogne méchante à ses petites mains si fines, si peu faites pour de lourds remuements, maniements de lourdes longues caisses effrayantes, cruelle besogne prescrite à une douce épouse et servante qu'un regard du mari faisait pâlir, sévère regard du mâle assuré de son droit et privilège, grotesque regard impérial de l'animale virilité.

Assez, j'ai réglé maintenant mon compte avec l'omnipotent de mon enfance, le chef aux effrayantes moustaches sans cesse orgueilleusement recourbées, le monarque aux sourcils froncés de puissance et de sévérité, lamentable monarque dont j'ai soudain pitié, une étrange tendresse de pitié, pauvre qui ne savait pas le mal qu'il faisait.

Quatre janvier

Ma mère travailla, travailla sans cesse, du matin au soir, sans cesse travailla à une cruelle besogne, pendant de longues années courbée, cependant que d'angéliques enfants de riches chantaient angéliquement dans des écoles chères, pleines de fleurs et de bonnes actions. Oui, angéliques, ces enfants de riches, car heureux et préservés, et entourés de gentillesse et de confort en leur vie de cocagne. Cette innocence ravie qui les rend sympathiques vient de ce qu'ils sont persuadés de l'universelle bonté, car tout est facile pour eux et tout va si bien dans le monde. C'est la suprême injustice de la richesse que de les rendre purs et bons. Sans compter que la nourriture saine, les sports et le bonheur les font beaux, et c'est une autre injustice.

Cependant que ces mignons de riches chantaient leur joie de vivre en leurs écoles chères, chantaient, séraphins veinards, chantaient mesdames les fleurs et l'ami soleil et madame la lune et les chers jolis nuages et d'autres mignonneries, ma sainte mère pauvreté travaillait, travaillait, et je ne dirai pas quel était son humiliant travail, travaillait, courbée souveraine, travaillait de six heures du matin à sept heures du soir, avec les intermèdes de la montée au troisième pour les besognes du ménage, travaillait, bien portante ou malade, travaillait si rapidement que j'en ai honte pour Dieu, et pour un autre.

Je revois ma mère de princier sacerdoce exilé, ma mère si noble, de noble et antique lignée, ma sainte mère, reine en lâche peignoir de pilou, je la revois penchant sa majesté pour le travail que je ne veux pas dire, se penchant et se relevant. Et chaque fois que cette esclave de son mari se penchait, une dame riche avait un bonheur, disait une noblesse, riait au tennis, goûtait un poète embêteur, un de ces prétentieux qui estiment que les vers qu'ils suçotent doivent intéresser les autres puisque ça les intéresse, eux.

Cinq janvier

Ma sainte mère pauvreté se levait à cinq heures et demie du matin, cependant qu'en une croisière autour du monde une dame millionnaire dormait en bavant un sourire dans sa cabine de luxe. Ma mère, elle, descendait au magasin, travaillait, travaillait, courbée, et je ne veux pas dire son travail, travaillait, puis remontait au troisième étage pour balayer l'appartement et faire la cuisine, puis redescendait au magasin, travaillait, travaillait, et son pauvre cœur se détraquait, cependant qu'en son lit ladite dame millionnaire savourait le petit déjeuner apporté par sa femme de chambre personnelle, souriante et dévouée, et dans la famille depuis vingt ans.

Ma mère redescendait au magasin, remontait, redescendait, travaillait, travaillait, allait faire les courses, revenait, déplaçait les lourdes caisses, travaillait, travaillait, tandis qu'en de nobles demeures de charmantes jeunes filles, spiritualistes parce que rentées, remplissaient de thé leurs nobles vessies et discutaient de musique ou de littérature ou de merveilles d'âme ou, munies de leurs postérieurs fendus en deux, se préparaient à faire un élégant tour à cheval. Tout cela est si noble que j'en crève.

Elle travailla, travailla, la reine esclave sans musique, sans littérature et sans chevaux de race, travailla, travailla, puis remonta me soigner, puis redescendit, puis remonta pendant des années et des années. Vive Dieu qui aime tant ses chères créatures, qui a aimé, paraît-il, ma mère tout autant que les jeunes filles rieuses en leurs splendides parcs allongées, et tout autant qu'une méchante personne pieuse qui humilia ma mère et fut heureuse jusqu'à la fin de sa dévote vie et son départ vers la céleste éternité, où elle fut reçue avec les honneurs dus à une dame de la bonne société.

Six janvier

En ce temps de mon enfance, avant le jour du camelot, je trouvais l'appartement désert lorsque, réveillé, je sortais du lit. Maman n'était pas là, elle était allée à son travail que je détestais, mais il fallait lui obéir, et me laver avant le petit déjeuner, me laver tout entier ainsi qu'elle avait prescrit, et j'étais heureux de lui obéir, d'être parfait pour elle, car je l'aimais.

C'était donc, tous les matins, l'entrée frissonnante dans le grand baquet de zinc, puis l'éponge lourde d'eau que je pressais au-dessus de ma tête, enfantine tête couronnée d'hymnes noirs. Et maintenant, grand savonnage de tout le corps ! m'ordonnais-je à moi-même. Et attention, compter jusqu'à cent, et ne pas tricher, compter lentement pour bien se savonner à fond comme Maman avait dit ! Attention, être consciencieux, car tout ce que Maman prescrivait était justice et vérité. Donc courage et perfection ! Après m'être savonné à grands halètements et frissons, je me rinçais vite et je me séchais mal car j'avais faim. Et surtout, j'avais hâte d'ouvrir la lettre de ma mère, sa lettre quotidienne que je lui avais promis de ne lire que lavé et habillé. Je revêtais donc en hâte mon costume préféré, le marin, dont la poche de poitrine était pourvue d'un sifflet attaché à une tresse blanche et dans lequel je soufflais parfois pour croire que j'étais le sévère commandant d'un cuirassé. Après un coup d'œil dans la glace et m'être trouvé plaisant, je courais de folle joie et ridicule fierté d'avoir été un fils parfait, je courais vers la cuisine où m'attendait le café au lait entouré de flanelles qui le tenaient au chaud. Mais d'abord j'ouvrais la lettre de Maman.

Sept janvier

Ô lettres de ma mère, lettres toujours gaies et destinées, je le comprends maintenant, à garder en bonne humeur l'enfant solitaire qui trouvait l'appartement silencieux à son réveil. Dans ces lettres, elle me racontait parfois des histoires d'animaux, accompagnées souvent de dessins posés contre la tasse.

Une de ces histoires me revient, histoire racontée en plusieurs lettres et épisodes, histoire merveilleuse du petit hippopotame Théophile, muni d'une bavette à fleurettes et, parce qu'il était myope, de grosses lunettes d'écaille. Or, ce grossinet-là détestait la bonne soupe de semoule que lui préparait sa bonne maman hippopotame, concierge du lion et coiffée d'un grand chapeau à plumes. Alors, ce vilain Théophile se mouchait longuement, dix fois au moins, pour retarder le moment d'avaler la soupe. Ensuite, il prétendait qu'elle était trop chaude, et censément pour la refroidir, il la frappait fort avec la cuiller, menant grand tapage dans l'espoir de la faire gicler hors de l'assiette et s'en débarrasser. Mais il n'y parvenait pas, et alors ce vilain rusé gémissait que la soupe était froide maintenant, et plus bonne à manger. Ou encore cet affreux menteur criait qu'il avait mal aux dents afin d'être pris en pitié et libéré de sa soupe. Si son stratagème ne réussissait pas, ce vilain avait recours à une dernière astuce. Il s'empiffrait de soupe mais il la gardait dans sa bouche, refusant de l'ingurgiter, ce qui lui faisait d'énormes joues.

Je me souviens d'une autre lettre où il était question de l'éléphant Guillaume, petite queue grandes oreilles, qui était l'ami intime d'une fourmi appelée Nastrine. Le matin, à huit heures moins dix, il la prenait gentiment avec sa trompe, la déposait sur son gros dos et la conduisait jusqu'à l'école. Ô merci, bon gros éléphant, tu es très gentil, lui disait Nastrine et, avant d'entrer en classe, elle lui envoyait un baiser avec ses pattes de devant. J'aime mieux les histoires de ma mère que les romans de certaines dames de la littérature qui racontent toujours, camouflée, leur propre chienneerie d'adultère, l'héroïne étant sublime et le monsieur un vilain moineau.

Dix janvier

Encore le temps du bonheur, avant le jour du camelot, jour de mes dix ans, jour où je fus chassé de l'humaine communion. Si c'était un jeudi, j'errais dans l'appartement vide à la recherche de divertissements. J'ouvrais le buffet et je m'enivrais d'une confiture de cerises que j'aimais car elle était trop cuite et un peu confite. Ou bien je cirais les souliers de Maman pour lui faire une surprise lorsqu'elle arriverait et être fier de ses compliments. Ou bien je priais Dieu et je Lui demandais de libérer ma mère de son injuste travail. Ou bien je me fabriquais une pipe avec un long macaroni en guise de tuyau et un bouchon bien évidé qui servait de foyer et que je bourrais de camomille en guise de tabac. Ou bien je jouais à me raser, ce qui consistait à me savonner avec le blaireau de mon père, à passer sur mes joues un coupe-papier en bois, censé être le rasoir, et je grommelais que cette sacrée barbe était trop dure, le tout avec des grimaces de peau tendue et des contorsions viriles imitées de mon père. Ou bien, devant l'armoire à glace, je faisais un discours aux députés qui votaient aussitôt la guerre à l'Allemagne et m'applaudissaient cependant que je m'inclinais profondément devant la glace, tout en m'arrangeant, yeux révoltés, pour m'y contempler, ministre important et aimé, surtout aimé. Ou bien je disposais sous mon nez le fixe-moustaches de mon père, un fin treillis maintenu aux oreilles par deux boucles, et je me promenais sévèrement, en grande personne moustachue. Ou bien j'allais sur la terrasse être Robinson Crusoé. Là, j'allumais un feu de signalisation, et j'ordonnais à Vendredi de pendre une chemise en appel au navire sauveur, puis de rôtir un quartier de crocodile que nous mangerions avec les doigts. Oui, maître, répondait toujours Vendredi.

Depuis, ce sont des dames à goûts littéraires qui parfois m'appellent ainsi. Vous créez dans la joie, n'est-ce pas, maître ? m'a demandé obscènement l'autre jour une grosse endiamantée, égrillardes d'en savoir davantage, concupiscente, excitée, la lèvre moustachue ornée d'une mousse de salive, attendant des détails croustillants sur l'inspiration. J'ai dissimulé ma gêne, et j'ai répondu, les yeux mornes, que cela ressemble plutôt à l'envie de vomir. Pas vrai, bien sûr, mais c'était agréable de la scandaliser. Frustrée de son plaisir, la vieille a eu un regard de haine.

Treize janvier

Je retourne vers toi, bien-aimée, ma morte et vivante, bienfaitrice, éternelle dispensatrice. Il est neuf heures en ce jeudi et je l'entends qui gravit l'escalier et revient de son travail pour faire les lits, balayer l'appartement. J'entends son pas lourd et lent de cardiaque. Trois étages à monter la fatiguent tellement. Quand je serai grand, je serai colonel médecin, avec une bande de velours grenat sur mon képi à cinq galons, je lui prescrirai le repos et son mari devra m'obéir.

Je cours ouvrir la porte et recevoir son baiser. Elle est un peu forte. Tant pis, c'est ainsi que les mères doivent être. Elle respire avec difficulté. Oui, je la guérirai. Non, ne pas lui dire que j'ai ciré ses souliers, c'est plus méritoire. D'ailleurs, je les ai placés, tout luisants, sur une chaise, elle les remarquera sûrement. Voilà, elle s'extasie, un peu artificiellement, je sais bien que c'est pour me faire plaisir, et puis elle m'embrasse, elle me dit que son petit prince est un bijou, et même un bijounou. Ça fait fille, mais je suis heureux tout de même.

Maintenant, elle entre dans ma chambre. Tous les tiroirs de la commode sont ouverts, la porte de l'armoire à glace est grande ouverte, mes livres sont par terre, ma chemise de nuit aussi. Maman chantonne qu'elle a un petit garçon désordonné, mais tant pis, c'est son petit kangourou et vive le désordre ! Oh, elle était vivante, vraiment vivante en ce temps-là. Elle remuait, me souriait, m'aimait pour de bon, existait tellement. Dans sa terre elle ne sourit plus, elle est indifférente.

Quatorze janvier

En ce même jeudi, je suis avec elle dans sa cuisine et j'adore la regarder saintement trafiquer avec ses petites mains. Oh, ses jolies petites mains si habiles. Comme elle est aimable et sentencieuse en cette passerelle de son commandement. On est bien ensemble, on bavarde, on est des amis, je suis heureux, je ne suis pas seul. Avec elle, je ne suis pas seul. Maman, qu'est-ce que tu vas faire ? Du bœuf au froment, mon trésor, et nous le laisserons cuire tout doucement jusqu'à demain soir, jusqu'aux trois étoiles du saint Sabbat. Maman, je t'allume le feu ? C'est mon bonheur de l'aider et je m'empresse, charmé d'être utile. Dans un des trous du fourneau je mets des bûchettes de bois gras, je les allume et j'en aime l'odeur de térébenthine et la belle flamme grasse, noire de fumée. Ensuite, je verse du charbon de bois par-dessus, et je le recouvre avec le grand entonnoir à tirage qu'on appelle le diable. Je suis fier de servir Maman, d'être son marmiton empressé et toujours félicité. Aider Maman, c'est la vie qu'il me faut. Ainsi dis-je en la quatre-vingt-troisième année de mon âge.

Maintenant, pendant que mijote le bœuf, elle me parle de la Bible. Sache, mon fils, que l'Éternel, béni soit Son saint nom, a parlé Lui-Même à notre maître Moïse qui était Son ami intime, loué soit-il, et Il lui a dit que si l'âne de ton ennemi est en difficulté, tu dois aider l'âne, tu dois le relever gentiment s'il est tombé, et tu dois le ramener à ton ennemi. Ce sont les propres paroles de l'Éternel dans le Livre que dans Sa grande bonté Il a donné à notre peuple. Te rends-tu compte, l'Éternel, roi de l'univers, qui S'occupe même d'un petit âne ! N'est-ce pas chose sainte, mon fils ?

Maintenant elle doit retourner à son travail, son travail qui est pénible, qui est injuste, qui me fait mal, et auquel, en me disant des mots magiques, je tâche de m'empêcher de penser. C'est jeudi aujourd'hui, je dis à Maman que je vais aller m'amuser à la Plaine Saint-Michel. Elle me recoiffe, me brosse, me donne un franc, me recommande de n'acheter ni pommes frites, ni beignets, car les Gentils font la cuisine sans se laver les mains auparavant. Et ne va pas non plus sur les montagnes russes, ce sont divertissements de païens sans cervelle, me dit-elle. Je la regarde qui ouvre la porte devant moi. Oui,

elle est un peu forte, ça ne fait rien, c'est mignon. Les anges avec toi, regarde bien des deux côtés avant de traverser, me dit-elle, et elle m'embrasse, me sourit. Jamais plus ses sourires. Je l'aimais lorsqu'elle me souriait. Je t'aime, lui redis-je, redis-je à sa terreuse mélancolie.

Quinze janvier

Maintenant, je suis à la Plaine Saint-Michel. C'est un grand square bordé d'arbres, avec un bassin dont une barque fait le tour moyennant deux sous. Solitaire amateur de voyages, je m'offre plusieurs tours, puis je vais voir l'avancement des travaux du cirque Alexandre, le cher cirque où mes parents me mènent une fois par an, le jour anniversaire de ma naissance, et de bonheur je me mords déjà la lèvre. Oh, bientôt le luxe et la fête, et on ira bien à l'avance pour avoir de bonnes places, le premier rang du balcon, et ainsi on pourra s'accouder sur le rebord de velours et bien se pencher, et on verra de tout près la piste de sciure avec des dessins en couleurs, et puis les chevaux merveilleux, et puis les cavaliers admirables qui gardent les coudes au corps et les mains sur le pommeau de la selle, et puis les chers clowns, et puis les tigres du dompteur Oxenstiern si courageux, mais c'est encore mieux d'être un colonel.

Maintenant, je vais à prudente distance derrière une jolie petite fille, mais je n'ose pas lui parler, et bientôt je renonce à la suivre. À quoi bon, je ne la connais pas, je ne connais personne. Je suis seul et je m'ennuie. Alors je demande à Dieu s'il existe, puis je me console avec un chou à la crème, pas très bon mais gros et qu'on peut faire sortir du ventre de l'ours de carton en mettant deux sous dans la fente.

Seize janvier

Maintenant, un petit garçon bien habillé me propose de jouer avec lui, et j'accepte tout de suite. Je suis heureux, j'ai un ami ! Sa mère l'appelle. Il va, puis il revient et il me dit que sa maman veut me voir. Nous allons en courant et en nous tenant par la main. J'ôte ma casquette, je dis bonjour à la belle dame. Elle nous recommande d'être bien sages, de ne pas nous pencher sur le bassin. Je dis oui à la belle dame, et je suis heureux. J'ai un ami, je vais jouer avec lui ! Elle se tait, elle me regarde, et elle me demande comment je m'appelle. Je lui dis que je m'appelle Albert. Alors, elle me demande mon nom de famille. Je le lui dis et elle me regarde de nouveau, puis elle m'ordonne d'aller jouer plus loin. Comme je reprends la main de mon ami, elle le retient. Non, va jouer tout seul, elle me dit, nous devons rentrer à la maison. Alors, je m'en vais, et je suis triste.

Je m'assieds sur un banc et je joue avec mes doigts, puis je ferme les yeux et je me récite des vers, puis je chantonne pour passer le temps. Je rouvre les yeux et je vois le petit garçon bien habillé qui passe devant moi en courant. Il est poursuivi par une fillette qui l'attrape en riant. Je pense alors que sa maman a changé d'avis et qu'ils ont renoncé à rentrer chez eux. Je me lève pour aller le rejoindre, mais voilà qu'il me fait les cornes, et je comprends que je n'ai pas plu à sa maman. C'est peut-être à cause de ma casquette, elle a dû penser que je suis un gamin des rues. Tant pis. Ces deux mots, tant pis, je les trace dans l'air avec mon index. Tout ce que je pense, je l'écris avec mon index sur du vide, c'est ma manie de solitude. Trop pénible de voir jouer sans moi ces deux qui seraient mes amis si j'avais plu à la dame. Je me lève, je siffle et je décide d'aller chercher des bonheurs ailleurs. Mais je ne trouve rien à faire tout seul, et je décide de rentrer à la maison. Avec mon index, j'écris sur de l'air que je vais rentrer à la maison.

Dix-sept janvier

Dans la rue des Trois-Mages, tout près de notre rue des Minimes, je souris en pensant que Maman se moque gentiment quand elle me surprend à faire bouger mon index sur rien, pour écrire et voir ce que je pense. Elle me dit alors que je suis son écrivain chéri. Je souris de petit bonheur, et avec mon index j'écris sur de l'air en marchant, j'écris que je suis l'écrivain chéri de Maman. Rue des Minimes maintenant. Je passe vite devant le magasin, en détournant la tête pour ne pas être vu, pour ne pas voir. J'entre vite par la porte à côté, la porte de la maison. Je monte les escaliers en écrivant plusieurs fois sur de l'air les mots Non, non, il ne faut pas, ce qui veut dire que son mari ne devrait pas la faire travailler de cette manière. Oh, si je pouvais trouver les mots magiques qui feraient que tout serait bien et qu'elle ne travaillerait plus en bas. Au troisième étage, je sors de ma poche une clef, j'ouvre la porte de l'appartement vide, l'appartement sans Maman. Entré dans ma chambre, je continue à écrire avec mon index, à écrire ridiculement sur de l'air, à écrire à Maman, à lui écrire des amitiés et des baisers.

Dix-huit janvier

Je suis resté le même et j'ai écrit chacun de mes livres pour une femme aimée. Il y a une cinquantaine d'années, j'ai écrit mon premier roman pour une merveilleuse amie. Je l'ai écrit parce qu'elle m'admirait aveuglément bien qu'elle fût très intelligente, m'admirait sans raison, comme elles font lorsqu'elles aiment. Cela m'agaçait un peu et je décidai d'écrire pour elle, afin qu'il y eût une raison un peu valable à cette admiration imméritée.

Tous les soirs je lui dictais des pages, et c'était notre bonheur de chaque soir. C'était un don à l'aimée. Certains offrent des fleurs. Moi, je lui offrais un livre. Lorsque je rentrais chez moi le soir, vers six heures, elle était déjà là qui m'attendait et qui attendait la dictée. C'était le bonheur, notre bonheur de chaque soir. Morte, la bien-aimée, celle qui fut vivante, mère de mon premier roman.

Je la revois, belle et grave, tenant le cher manuscrit dans ses deux bras, le tenant précieusement contre elle, le portant comme une mère son petit enfant. Notre enfant, nous l'avons fait ensemble, et tel que nous le voulions, toujours jeune et moins mortel qu'un enfant de périssable chair.

Ces dictées de chaque soir, c'était aussi, peut-être, une manière de ne jamais nous ennuyer ensemble. Bien sûr, en tout amour il y a la gloire des débuts, où les amants ont chaque soir les joies de découvertes toujours nouvelles. Mais les pauvres humains ne peuvent pas être toujours en exaltation de passion. Et c'est alors que peut commencer pour eux le temps de l'ennui. Lorsqu'on s'est tout dit, dicter un livre est une façon merveilleuse d'avoir encore à se dire, encore à commenter ensemble. Et puis c'est aussi une façon d'offrir. La bien-aimée se réjouissait du don dicté de chaque soir et elle m'en chérissait. Aurais-je eu envie d'écrire mes livres sans les merveilleuses de ma vie ? Je ne crois pas. Maintenant, je m'arrête. Les vieillards, ces jeunes gens d'autrefois, se fatiguent si vite que c'est pitié. Demain, je retournerai dans la chambre de mon enfance.

Dix-neuf janvier

Dans ma chambre, je joue tout seul. À haute voix, devant la glace de l'armoire, je dis que je joue tout seul. Puis j'écris avec mon doigt sur de l'air que je joue tout seul. Je l'écris pour me tenir compagnie. Puis je hausse les épaules et j'introduis une petite cuillère à l'arrière de mes bottines, ridicules bottines à boutons, et je laisse dépasser les manches des deux cuillères à café, manches devenus des éperons. Alors, hardi chevalier, ami de Du Guesclin, je défends devant la glace l'honneur de Viviane, ma chère amie, une jolie fillette chaque soir inventée avant de m'endormir.

Ensuite, petit solitaire dans l'appartement silencieux, je prépare des mélanges de poivre, de cannelle, de vinaigre, de pétrole, de cristaux de soude, de teinture d'iode, et j'espère une détonation qui ne se produit pas. Ensuite, colonel par la grâce des faux éperons, je passe mon régiment en revue avec, de temps à autre, de graves saluts militaires. Ensuite, toujours devant la glace de l'armoire, mais devenu rabbin barbu par l'effet d'un bouchon brûlé, les épaules recouvertes du châle de synagogue de mon père, je prie pour la France.

Maintenant assez joué au rabbin. Je savonne mon visage pour ôter la barbe du bouchon brûlé. Ensuite, je fais marcher le gramophone à pavillon et, devant la glace, je me regarde faisant les gestes du ténor de Rigoletto qui chante Comme la plume au vent femme est volage, et je tâche de croire que c'est moi qui chante et qu'on m'applaudit. Alors je salue le public et j'arrête le disque parce que j'ai envie de pleurer. Tout à coup, à haute voix et en me considérant dans la glace, je dis que je suis mon seul ami, et je pense au petit garçon bien habillé qui m'a fait les cornes, qui n'a pas voulu jouer avec moi, et je me fais les cornes dans la glace. Ensuite, je me mouche de tristesse et je dis à la maman du petit garçon que j'ai eu une très bonne note en récitation, dix-huit sur vingt. Vous n'avez pas bon cœur, madame. Moi j'aime tout le monde, même les nègres quand ils ne sont pas effrayants. Je fais les cornes à la méchante dame.

Tant pis, cet après-midi je sortirai, j'irai m'amuser en ville puisque c'est jeudi. Je ne serai pas seul, je serai avec mon ami, mon ami moi, mon ami Albert. Je m'empêche de pleurer et je vais de nouveau me tenir compagnie devant la glace. Là, en face de moi, je me raconte une

fois de plus que mon père n'est pour rien dans ma naissance, que je suis né par de la magie, qu'un prince a arrangé ma naissance par des mots puissants, qu'il est mon vrai père, un prince et père magnifique que je ne connaîtrai peut-être jamais, et c'est le seul secret que ma mère ne peut pas me révéler. Je sais d'ailleurs que ce que je me raconte n'est pas vrai, que je n'ai pas de père magnifique. Soudain, un bruit dans l'escalier. C'est Maman et le père ordinaire qui montent pour le déjeuner. Je me fais vite la raie avec mon peigne, devant la glace, pour que Maman me trouve parfait.

Vingt janvier

Après le déjeuner, je joue au coiffeur avec mon père. C'est à cause de Maman qui est contente quand je suis gentil avec lui. Ce n'est pas très difficile et j'arrive souvent à être aimable avec lui. Malgré tous les reproches en moi, lorsque je le regarde, j'ai pitié de lui parce que je sais que ses commandements à Maman, il ne se rend pas compte qu'ils sont injustes. Et puis je sais qu'il n'est pas méchant. C'est un enfant, me dis-je parfois, lorsqu'il fait le grand commandant.

Pour jouer au coiffeur, je mets une serviette autour de son cou et je commence par ses moustaches que je redresse en deux pointes comme celles de l'empereur Guillaume II. Pauvre, il se laisse faire. Je l'aime bien tout de même et j'ai pitié de lui parce qu'il ne se rend compte de rien, il ne devine rien. Oui, c'est un enfant. Si je l'embrassais ? Non, je n'ose pas. Alors, je le coiffe gentiment. Friction, monsieur ? Eau de Cologne ? Fougère royale ? Non, il n'est pas méchant. Il a des larmes en parlant du pauvre capitaine Dreyfus. Il n'est pas méchant, il est ignorant. Il faudrait qu'un jour j'ose lui dire que Maman travaille trop. Je mouille d'eau ses cheveux, je frotte, je lui fais une belle raie avec un peu de dégoût, et je suis triste. Jouer avec son père, ce n'est pas amusant. Non, assez joué avec lui. Et puis je n'aime pas ses moustaches commandantes.

Je vais à la cuisine voir Maman qui fait la vaisselle. C'est plus intéressant que de jouer au coiffeur. Et puis elle est intelligente, elle. Je lui dis que je vais m'amuser en ville puisque c'est jeudi. Elle me donne encore un peu d'argent, en cachette. Les anges avec toi, me dit-elle, regarde bien des deux côtés avant de traverser. Elle m'embrasse, elle me sourit, et je suis heureux parce que chaque sourire d'elle est une protection. Lorsque j'ouvre la porte pour sortir, elle me donne un dernier baiser, un baiser étrange, un baiser à elle. Entre son pouce et son index elle me pince doucement la joue, puis elle baise les deux doigts qui m'avaient gentiment pincé, et je suis rassuré. Maman chérie, écris-je avec mon doigt sur de l'air, tout en descendant l'escalier.

Vingt et un janvier

Dans les rues, je marche au hasard, semelles traînantes, semelles de solitaire, mais je ferme le poing pour serrer la main de Maman, pour croire qu'elle est avec moi. Pour lui faire plaisir, ce soir, en rentrant, j'embrasserai son mari, je lui demanderai de me parler de Dreyfus, d'Émile Zola, du colonel Picquart, de l'avocat Labori, tous ses chéris. Il sera content, le pauvre. Mais pourquoi la fait-il travailler tout le temps ? J'aimerais tellement me promener avec elle et qu'elle ne se fatigue plus. Et puis c'est agréable de parler avec elle. Elle est intelligente, elle me ressemble. On s'entend bien tous les deux. Non, pas seulement me promener avec elle, mais partir avec elle dans un pays où elle ne travaillerait plus, où elle se reposerait. C'est moi qui travaillerais pour elle et le soir je reviendrais à la maison et je lui apporterais l'argent. Non, ce n'est pas possible, je suis trop petit, je ne trouverais pas de travail. Être petit, c'est un malheur, on ne peut pas se défendre, on ne peut pas défendre sa mère, on doit accepter, on doit attendre. Pour passer le temps, je chantonne que je suis un petit imbécile.

Maintenant, c'est la Canebière. Je cherche un officier important à suivre, mais il n'y en a pas. Je connais bien les grades et les galons. Même pas un lieutenant-colonel à se mettre sous la dent. Ce lieutenant ? Non, c'est seulement un adjudant. Je reconnais les adjudants, leur galon n'est pas le vrai de sous-lieutenant. Pas intéressant de suivre un adjudant. Les adjudants ne sont pas instruits. Enfin, voilà un commandant, il est gros, mais tant pis. Malheureusement, je ne peux pas le suivre longtemps parce qu'il vient d'entrer au Café Riche.

Soudain, j'entends les sons d'une musique militaire au loin, et de nouveau c'est la vie et l'espoir en moi. Maintenant je reconnais l'air. C'est Sambre-et-Meuse que j'adore et j'en sais les paroles par cœur. Les gens courent et je cours avec eux, à la rencontre du régiment. C'est le merveilleux cent quarante et unième d'infanterie. J'adore le colonel à cheval, un héros sûrement, et je frissonne. Je serai aussi colonel un jour, mais en somme pas colonel-médecin, je serai un colonel vrai, sur un cheval. Je me découvre devant le drapeau français, et je frissonne d'enthousiasme. Je bouscule des gens pour ne pas perdre de vue le

cher colonel, pour rester près de lui et m'en abreuver. Comme il est beau, comme il est fier, comme il est courageux. Mon père magnifique, celui de la magie, lui ressemble.

Vingt-deux janvier

Maintenant, je suis au Vieux-Port. Il faut s'amuser tout de même, s'amuser tout seul. Je loue une barque. Heureusement que Maman n'a pas pensé à me faire promettre de ne pas aller en mer. Je prends les rames. Elles sont trop lourdes, tant pis. Hors du Vieux-Port, il y a de grosses vagues et la barque danse. Alors, enthousiasmé, je lâche les rames, je me lève et, debout, je crie que je suis le plus grand marin du monde ! Plus la barque danse et plus je crie de bonheur. Voilà la vie qu'il me faut ! À l'abordage ! Sus aux Anglais ! Soudain, je n'ai plus envie d'être Jean Bart. Je décide de rentrer, de revoir ma mère.

De retour à la Canebière, je baisse les yeux en marchant, et je mords ma lèvre pour ne pas pleurer. Fatigué de vivre, écris-je avec mon doigt sur de l'air. Ensuite, j'écris le mot catalepsie. C'est un mot que j'ai lu dans un livre, et j'ai appris par le dictionnaire qu'il signifie qu'on ne bouge plus, qu'on est comme mort. Pourvu qu'on ne m'enterre pas vivant, par erreur. Je me réveillerai dans mon cercueil, et je crierai et j'entendrai les pas des vivants qui passeront dans le cimetière et je crierai qu'ils viennent me délivrer, mais ils ne m'entendront pas et je crierai, je supplierai, j'étoufferai, la planche du cercueil contre mon nez vivant. En rentrant, je demanderai à Maman qu'elle s'assure que je suis vraiment mort, si je viens à mourir, et qu'elle me donne un coup de couteau dans le cœur, pour plus de sûreté. Assez, ne plus penser à la catalepsie. Oui, avoir un vrai ami avec qui je me promènerais. Pourquoi n'ai-je pas des amis ? C'est peut-être la faute de mon père. Il ne fait jamais venir personne à la maison. Il travaille au magasin et puis, le soir, il va souvent dans un café jouer au bridge, et il laisse Maman toute seule. J'aurais dû expliquer à la dame de la Plaine que j'ai été le premier en classe, sauf pour l'arithmétique. Je continue à marcher et je ferme le poing droit pour croire que je me promène avec un copain. Je serre fort le poing parce que c'est un copain qui m'aime.

Vite rentrer, vite vers Maman. Tant pis, j'entrerai dans le magasin que je n'aime pas, qui me fait mal parce qu'elle y travaille, et ce n'est pas juste parce qu'elle est une reine, et les reines ne doivent pas travailler, et dans ma chambre, quand elle n'est pas là, je m'incline devant sa photographie de quand elle était très jeune, et je lui dis

Votre Majesté.

Oui, tant pis, j'entrerais dans le magasin et je dirai à mon père qu'elle ne doit pas travailler comme il la fait travailler, qu'elle ne doit pas remuer ces grosses caisses. En lui parlant, je baisserai les yeux pour ne pas voir ses moustaches. Elle n'est pas une domestique, je lui dirai. Non, je ne le dirai pas parce que ça ferait de la peine à Maman. Je dirai seulement que je suis un peu malade, que j'ai mal au dos et puis que je tousse, et nous monterons ensemble à l'appartement, et elle me mettra au lit, elle me bordera. Je tousserai fort exprès, et elle me donnera un de ses médicaments, elle me frictionnera avec du *fioravanti*, et puis elle me racontera des histoires. Et tant pis, tant pis de n'avoir pas joué avec le petit garçon bien habillé. Bientôt je serai malade au lit, avec Maman auprès de moi, et ce sera le bonheur.

Vingt-trois janvier

Ô médicaments de ma mère. Les voici, honnêtes et paisibles et d'un temps très ancien, modestes sauveurs aimés de ma mère, encens de l'autel de ma morte. Les voici, alcoolat de fioravanti, baume opodeldoch, élixir parégorique, baume du commandeur. J'ai débouché l'alcoolat, j'en ai respiré l'odeur de térébenthine, et c'est mon enfance, et c'est ma mère m'en frictionnant avec tant d'intérêt, avec un mécanique sourire soigneux. C'est une sainte chose, mon chéri, le fioravanti, béni soit celui qui l'a inventé. Ainsi me disait-elle.

Toute la cérémonie me revient, la jolie pièce de flanelle après la friction, les petites tapes sur la chemise de nuit. Demain, tu seras guéri, tu verras, mais il faudra garder la flanelle toute la nuit, ne pas l'enlever, même si tu as chaud. Maintenant, c'est le petit dîner qu'elle m'apporte sur un plateau, et elle me regarde manger, elle me regarde avec son bon sourire chérisseur, son sourire attentif, un sourire si intéressé, car son fils mangeant est le spectacle le plus intéressant de l'univers. Elle me recommande de manger moins vite et de bien m'adosser aux oreillers pour profiter, et moi je suis heureux d'être un peu enrhumé parce que Maman reste plus longtemps avec moi. Comme j'aimais être malade au temps de Maman rassurante. Maintenant, à quoi bon être malade puisqu'elle n'est plus là.

Angéliques médicaments de ma mère, gentils comme elle, jamais plus. Jamais plus, le baume tranquille dont j'aimais le nom, chère huile verte qu'avec une boule de coton elle étendait sur mon dos, et je me demandais pour quelle raison, durant cette opération, elle respirait toujours par la bouche, avec de petites aspirations de salive. Jamais plus, alcool camphré, sirop de tolu, eau des Carmes, élixir de Garus, alcoolat vulnéraire, sirop de polygala, charmants guérisseurs de mon enfance, et j'en aimais le bouchon entouré de papier plissé par le pharmacien, un bouchon aimable et docte. Jamais plus les inutiles cataplasmes qu'elle m'apportait si vite, pour les garder brûlants. Il faut supporter le cataplasme, mes yeux, pour que tu en aies du bien. Ainsi parlait ma morte. Ô chères cérémonies des maladies d'enfance, ô tendres lueurs de la veilleuse de porcelaine, ô décalcomanies des convalescences, ô bonheurs.

Dans la glace je me regarde et, si âgé que je sois, je considère

l'enfant de ma mère, l'enfant que je suis en secret, l'enfant que je serai toujours. Et que m'importe de le dire, que m'importe ce ridicule d'un enfant à la tête chenue puisque je vais bientôt la rejoindre, ne plus être, ne plus y être, ne plus en être. Ils sont libres et indépendants, les connaisseurs de leur fin proche.

Vingt-cinq janvier

Oui, lorsqu'il entrait, il était le mâle et dompteur aux fortes moustaches qu'il aimait obscènement retrousser, et ses retroussis bravaches me déplaisaient. Il demandait trop de ma mère, trop de travail de cette servante sans gages. En plus de tous les travaux, du matin de bonne heure jusque tard dans la soirée, il y avait la cuisine exigée parfaite par l'époux et maître, subtil connaisseur que je jugeais.

Ô le jour affreux où, ayant trouvé que la moussaka servie n'était pas conforme et telle que la cuisinait une célèbre grand-tante Rébecca, le pointilleux gastronome avait, d'indignation, tiré à lui, d'un seul coup, toute la nappe à titre d'amende pour moussaka imparfaite. Ô la sentence dans le regard immobile de l'enfant muet. Et je revois encore ma douce mère à genoux, pâle de culpabilité, ramassant les débris d'assiettes et les nourritures étendues, et les flaques d'huile et de vin, pendant que l'enfant en silence regardait l'empereur d'une femme sans défense.

J'entends encore ma mère qui me parle, comme elle m'avait parlé à Genève, un soir. Il faut avoir pitié de ton père, avoir pitié déjà, et non quand il sera mort, me disait-elle. C'est un enfant, me disait-elle. Il est faible et quelquefois humilié dehors. Alors, il se rattrape dedans, et de me commander le console, lui fait croire qu'il est fort. Il n'est pas très capable, le pauvre, il n'est pas très intelligent, mais de penser qu'il est le chef à la maison lui fait du bien. Laisse-lui sa victoire, mon chéri. Près de sa femme, il est supérieur, il est heureux, et il le mérite, le pauvre, si travailleur, si incapable. Et puis n'oublie pas qu'il a changé depuis que le médecin lui a dit que j'étais cardiaque. Et puis, c'est un enfant, et il a bon cœur, je t'assure, et puis il mourra, et c'est terrible.

Oui, Maman, tu avais raison. Un pauvre maladroit si heureux d'être puissant chez lui. Oui, c'est vrai, malgré ses larges moustaches, il était un enfant, et soudain j'ai pitié de lui, et je l'aime de tendresse de pitié. Ô son naïf enthousiasme pour les grands peintres et pour Raphaël en particulier. Il allongeait ses moustaches avec un trouble de respect, aimait annoncer religieusement et avec emphase que Raphaël Sanzio d'Urbino était le prince des peintres italiens. Ou encore, se savonnant à sec ses mains avec inquiétude, il me demandait qui était le plus grand musicien, Beethoven ou Mozart. Il admirait Voltaire, le lisait

avec foi, sans toujours tout comprendre et sans rien en retenir. Il admirait à tort et à travers et pleurait facilement d'admiration. D'ailleurs, il n'a jamais su qu'il a mal agi avec ma mère. Je suis heureux soudain de m'être toujours tu, de ne l'avoir jamais humilié et d'avoir, le long des années, sans cesse refréné mon indignation. Oui, paix à vous, mon père. Je suis réconcilié avec vous et jamais plus je ne parlerai de ce qui m'a fait souffrir et de la peur qu'elle avait de vous.

Oui, ne penser qu'à ce qu'il avait d'enfantin et de pur. Ses pleurs lorsqu'il parlait de son cher capitaine Dreyfus, injustement condamné. Son enthousiaste amour pour les défenseurs du cher capitaine, et il bénissait leurs portraits, bénissait le cher Émile Zola, le cher colonel Picquart, le cher avocat Labori. Et il maudissait les méchants, le général de Boisdeffre, le général Mercier, l'affreux lieutenant-colonel Henry. Et puis son admiration touchante pour les grands écrivains, son enthousiasme pour Corneille, Racine, Voltaire, Diderot, Rousseau, Victor Hugo, et même Proust. En son vieil âge, il s'astreignait souvent, le soir, après le repas, à relire les livres aimés, et souvent à haute voix pour partager son enthousiasme avec sa femme assise dans le fauteuil et vite endormie. Il ne comprenait pas tout ce qu'il lisait, mais il admirait de toute âme. Contradiction avec ce que j'ai dit du mâle impérieux ? Ainsi était-il.

En cet homme ignorant, sans nulle culture, ce respect étonnant pour la vie de l'esprit. Je me rappelle son humble désir, discrètement exprimé, parfois indirectement, d'avoir une belle longue conversation avec son fils adulte sur des sujets profonds, de parler de littérature et de philosophie, et d'apprendre de son fils qui était le plus grand écrivain, qui le plus grand philosophe. Il était charmé d'écouter des réflexions qu'il ne comprenait qu'à demi, d'apprendre le secret des mystères de la philosophie. Pendant une quarantaine d'années, il s'est efforcé de nager dans les eaux de la connaissance. Toujours il a perdu pied, toujours il s'est noyé, et toujours il est revenu à la surface, a recommencé courageusement. Et ceci encore, en peu de mots. Sa fierté secrète, pudique, des livres de son fils. Et aussi, en somme, son affection pour son fils, affection gênée, jamais dite. Oui, père, je brûle les mauvais souvenirs avant de mourir, et je fais ma paix avec vous.

Dix-sept février

Je me regarde dans la sempiternelle glace et je revois ma mère morte et mes amis morts et Marcel Pagnol, le plus aimé, l'unique ami de mon enfance, Marcel d'autrefois, Marcel vivant qui venait vers moi et m'embrassait, Marcel mon rieur bien-aimé, aujourd'hui le plus mort de mes morts. Ô Marcel perdu, ô ma joie lorsque je reconnaissais sa belle écriture sur l'enveloppe. Dans ses lettres, il me demandait de venir à Paris et il me disait que ma chambre était prête et que j'aurais une salle de bains rien que pour moi. Et tant de fois j'ai renvoyé ma venue à l'année prochaine, puis à l'année suivante. Et maintenant, il est trop tard et pourquoi aller à Paris maintenant ?

Soudain je pense à mon vivant Marcel juste avant sa mort, je pense à lui comme le pécheur pense à son péché dont il reconstitue sans cesse le moment avant de l'avoir commis et qu'il imagine magiquement pendant trois secondes n'avoir pas commis. Et moi, pendant trois secondes, je me dis que Marcel n'est pas mort, que je vais le revoir et que nous rions et nous nous embrasserons comme autrefois. Mais je sais que jamais plus, je sais qu'il est seul et allongé à jamais, sourd et grave, inanimé et muet et sévère abominablement, le rieur d'autrefois, Marcel de mon enfance, aussitôt aimé, le premier jour de mon entrée en sixième, d'abord appelé Pagnol et puis, quelques semaines plus tard, appelé Marcel, à jamais mon frère et ami. On sortait du lycée ensemble, on se tenait par la main, et il me raccompagnait jusque chez moi, et je le raccompagnais jusque chez lui, et on parlait interminablement, et on riait et on s'aimait, et un jour je l'ai béni à la manière juive, grave enfant juif bénissant son frère chrétien, son sauveur d'après le jour terrible, le jour de mes dix ans, jour où je fus chassé de la communauté humaine.

Oui, je sais que Marcel est seul et immobile, et que jamais je ne le reverrai, qu'il est boudeur et sans regards, le rieur et malin d'autrefois, indifférent maintenant en sa terre, sourd et aveugle et sévère abominablement, le lycéen de mon enfance, celui qui toujours souriait, me souriait, me récitait ses poèmes que je suis seul à connaître, seul à me rappeler, et parfois je me les récite pour être avec lui, le frère depuis ma onzième année, et parfois j'ose sortir ses lettres et les relire en respirant atrocement, lettres de sa somptueuse écriture,

lettres qui commençaient si souvent par Mon bel Albert.

Comment pardonner à Dieu que celui qui fut si vif et si gai ne soit plus ? Plus jamais les sourires de Marcel Pagnol, plus jamais ses rires, plus jamais ses joyeuses histoires. On me l'a enfermé dans une boîte, une affreuse boîte que des vivants indifférents ont vissée, une terrible boîte, et mon innocent dedans, une longue boîte, et des poignées de terre sur la boîte, et on a descendu la boîte avec des cordes, sans trop de ménagements descendue et déposée au fond d'un trou d'argile, sa dernière humble demeure. Et il n'a pas crié, il n'a pas protesté, docile comme aux premiers mois de son âge. Et il s'est laissé faire, désormais muet, lui qui a tant parlé et tant raconté, tout seul désormais, lui tant entouré en sa vie et de tous aimé, tout seul maintenant, imbécile de mort et de triste mutisme, mon intelligent, et plus jamais ses yeux vivants qui bougeaient, aimaient et génialement comprenaient, et désormais à jamais celui qui se laissera faire, qui ne protestera jamais, pauvre innocent, à jamais allongé en son dernier lieu étroit, Marcel qui fut jeune et rieur, mort parmi les morts, ses seuls compagnons et désormais ses égaux. Oui, mort, le vivant, sourd et aveugle terriblement, celui qui toujours souriait, toujours m'accueillait et m'embrassait, si gentil, mon Marcel, si prêt à m'approuver, à m'aimer, à tendrement se moquer de son ami. Albert, me dit-il un jour, tu te crois malin, mais c'est ta naïveté qui est admirable. Et alors il m'embrassa et je fus heureux d'être aimé.

Dix-neuf février

Jamais plus Marcel, jamais plus, et j'ai une douleur qui devient de corps. Ce ne sont pas des larmes mais une sueur dans le dos et j'ai un égarement dans la glace que je regarde pour me tenir compagnie. Ô Dieu, je Te demande une fois encore, je Te demande de croire en Toi et que ce soit Ton affaire et non la mienne. Ô Dieu, absent bien-aimé, montre Ta puissance et Ta bonté, convertis-moi et fais que je puisse croire à une vie après la mort. Ô Dieu, fais que mon Marcel enfoui ne soit pas venu en vain sur cette terre et en ce traquenard. Dis-moi qu'il vit et que je le retrouverai. Et maintenant, assez, j'en ai assez de parler dans le vide, de m'adresser à qui ne répond jamais. Je vais aller dormir, aller oublier mes morts ou les retrouver.

Vingt février

Dès mon réveil, je me suis levé et je suis retourné à la glace, la vieille amie toujours prête et qui me tient froidement compagnie. Devenu un peu étrange, je me suis présenté à la glace. Charmé, ai-je dit à ce vieux monsieur, et j'ai eu pitié de moi. Je ne suis qu'un fils et qu'un ami. Jamais je ne saurai être un père ou un mari. N'ayant plus ma mère et plus l'ami de mon enfance, mais n'étant qu'un fils et un ami, je ne sais plus ce que je suis. Mais même ainsi de moi-même déserté, combien plus suis-je que certains que je connais et qui ne sont rien quoique importants et qui dépensent tant de passion et de ruse pour devenir ce qu'ils sont, de puissants riens et éphémères.

À propos, qui était le Premier ministre russe lorsque Dostoïevski publia les Karamazov et qui était le grand chancelier d'Angleterre lorsque Hamlet fut joué pour la première fois ? Curieux qu'on ne se rappelle jamais le nom de personnes pourtant tellement plus importantes, n'est-ce pas, en leur temps, que Shakespeare ou Dostoïevski. Curieux qu'on se rappelle si bien le nom de ces types auxquels jamais les sentinelles ne présentaient les armes, tellement moins importants que ces ministres puissants auxquels ils adressaient de humbles suppliques ou dédiaient respectueusement leurs livres. Mourez, disent les foules aux grands écrivains, nous ne vous respecterons pas à moins. Mourez et nous vous reconnâtrons immortels. En attendant, et durant votre vie, nous respecterons les ministres. Peu m'importe, d'ailleurs. J'ai perdu ma mère qui était ma Maman, et on s'aimait. J'ai perdu Marcel Pagnol, qui était mon ami depuis la sixième, et on sortait du lycée ensemble, et on riait, et on s'aimait. Je ne serai jamais plus un enfant.

Vingt et un février

Je crois que, parfois, un génie de la littérature est une sorte de fou qui a assez d'intelligence et de ruse pour dissimuler et utiliser sa folie. Ce que je crois aussi, c'est que, dans le génie, il y a un mariage miraculeux des contraires. Le génie, c'est avoir le cœur plein d'amour et l'œil méchant. Le génie, c'est, entre autres, être à la fois une douce femme qui a peur, un enfant plein de foi, qui admire trop et que la société n'a pas détruit, mais aussi un lucide vieillard sans espoir et mécréant, un étalon sensuel, et surtout, surtout, un fou de la sensibilité, qui sent trop, qui sent follement, qui est constamment prêt à la douleur absolue pour tout, à la joie absolue pour tout, qui souffre presque autant de ne pas retrouver ses clefs que d'avoir perdu sa femme, qui éprouve autant de joie paradisiaque à retrouver son stylo qu'à voir revenir à lui la bien-aimée qui l'avait abandonné. Oui, bien sûr, j'exagère, mais c'est pour dire une vérité incroyable.

Autre mariage des contraires, ce fou de la sensibilité vit avec un sage et insensible, son double et jumeau, qui prend note olympiennement de tous les ouragans du fou, impassiblement voit tout, détaché, l'œil froid et implacable. Ainsi, ce fou du cœur (qui, à tout instant de sa vie, éprouve cet immense émoi que l'homme normal ne connaît que deux ou trois fois dans sa vie – par exemple lorsque sa mère meurt ou lorsque celle qu'il aime en secret répond soudain à son amour), ce fou du cœur, redis-je, est en même temps un impassible et perspicace spectateur de ses propres émois et folies. Bref, présence à la fois de Dionysos et d'Apollon.

Vingt-deux février

Dans ma chambre, je sais que je suis le seul de l'humaine nation à penser vraiment à tous les enterrés qui dorment, tous mes enfants. Je suis la folle mère, mère éphémère, de cette population sous terre, je suis, absurde thuriféraire, l'encenseur des morts de toute la terre, je suis le seul ami des morts en terre, et quand ce pauvre moi ne sera plus là mais en terre, il ne leur restera plus personne pour les aimer, ces pauvres morts en terre, pauvres maigres vêtus qui dorment en leur terre, et dorment sans jamais respirer mais rigolent en silence avec leurs jaunes sèches têtes tristes de l'autre monde, poignants en leur abandon. Morts, mes aimés, que vous êtes seuls.

Vingt-cinq février

Seul en sa mort, mon Marcel, seul en sa mort celui qui fut tellement entouré en sa vie, et moi je vis, injustement je vis, et j'ai encore des bonheurs, et j'aime écouter à la radio qui est près de moi, écouter ce Danube bleu au charme écœurant, j'aime ces jeunes Viennoises doucement tournoyantes en l'an mil neuf cent, ô trahison de ma mère autrefois, ô trahison de mon Marcel aujourd'hui, l'ancien vivant immobile en sa dernière terre.

Ô vous, chères élancées fragiles tournoyantes dont le pliable corps veut les enlacements de l'homme adoré, vous, futiles froufroutantes Viennoises, sentimentales chères idiotes aux yeux palmés lâchement de bleu, myosotis dont jamais je ne me lasse, ô vos nez retroussés à facettes, ô vos cheveux de lin tressés en diadèmes ou en nattes roulées sur les oreilles, ô vos petites passions délicates et vos sentiments pas profonds.

Ô vous, si jolis futurs cadavres, ô vous tournoyantes dont les éclatantes dents tendues vers le cavalier bien-aimé sont l'annonce et le commencement du définitif squelette rigoleur camus, ô Viennoises chéries qui, tout à l'heure avant la danse, assises à vos grêles tables, vous arrêtiez soudain de mignonnement dépecer vos croissants aux noix et l'une à l'autre chuchotiez avec passion le grand événement soudain, la chère arrivée des officiers, chuchotiez l'une à l'autre die Offiziere kommen, die Offiziere kommen !

Car voici que survenaient, sublimes et monoclés, vos archanges lieutenants corsetés aux hauts cols blancs, et vite, petites démodées et suaves nigaudes, vite vous leviez les bras et secouiez gracieusement vos mains pour les faire plus blanches, et ensuite, affables esclaves, acceptiez les baisemains et les invitations à la valse après vos révérences, amples robes soudain sur le parquet étalées et élargies comme grandes fleurs écloses, et vous laissiez tendrement entraîner sur la belle bleue rivière du rêve de grand amour, alanguies de sentiments distingués, et tournoyiez, bienheureuses d'être conduites et commandées, ravissantes et ravies d'être désirées, exceptionnelles d'être aimées, émerveillées de vos hauts officiers aux dents blanches, miraculeusement plus hauts que vous, et vos seins étaient contre les mâles poitrines, et vous aspiriez les petites salives de bonheur, graciles

Viennoises tournoyantes à mon affreux délice tandis que j'écoute le Danube bleu et que j'oublie mon ami Marcel Pagnol allongé et pourrissant.

Folies, tout cela, folies d'une cervelle endeuillée. Maintenant il faut que je sorte, que j'aie voir des vivants, affreux vivants, injustes vivants, que je parle avec eux, que je fasse semblant d'en être. Adieu, Marcel, je te retrouverai demain, je reviendrai écrire sur toi, écrire pour toi, écrire avec toi. Allons, vieillard, avoue que lorsque tu es seul et que tu écris sur ton ami mort, tu es moins malheureux. Ô vous, les croyants, je vous demande de me persuader que les morts vivent, une fois de plus je vous le demande, puisque Dieu me refuse Sa voix.

Vingt-six février

Et moi aussi je mourrai, est-ce possible ? Ces lignes, je les écris avec derrière moi la mort, compagne de ma vie, vieille compagne aux longs voiles derrière moi penchée, sur ma nuque penchée tandis que j'écris, une tristesse sur ma lèvre souriante, et je sens son souffle froid sur ma nuque tandis que je continue ces pages sans espoir où je me suis embarqué au hasard, hésitantes galères sur des vagues et ressacs, remous et soudains ressacs d'une mer, ô ma mère perdue, ô Marcel, mon frère perdu.

Ô tous mes morts aimés, tous perdus dans les fonds de cette mer immense qui est ma douleur, ô ma morte et mon Marcel et tous mes morts à peine flottant dans les fonds de ma douleur, grands fonds froids où circulent les lents poissons aveugles, poissons affreux du désespoir. Au-dessus, il y a le soleil et les vagues, mais dans les grands fonds c'est le noir et le silence, et c'est ma mère effrayante et mon ami et tous mes morts pâles qui m'attendent dans les grands fonds froids, mes morts à peine bercés, souriants morts aux yeux ouverts, augustes éternellement, mes morts, ma folie et mon haut mal.

Deux mars

Ô ma femme, donnez-moi des baisers compatissants, donnez, car sans eux je ne pourrais continuer à feindre de vivre, couvrez mes mains de baisers à peine posés, mettez sur mes mains des petits oiseaux fervents, consolez-moi de mes morts perdus, si loin bercés dans les grands fonds de ma douleur, mes morts aimés, à jamais indifférents. Ô ma femme, posez deux étoiles de sommeil sur mes yeux désertés, et aussi un baiser sur ma joue, mais à peine car vous pourriez me casser, un baiser tout juste posé, et ensuite une caresse de la main sur la main effleurée, une caresse plumette, avec un sourire très gentil, car je suis faible et imbécile de mélancolie, et jamais plus, jamais plus aller attendre ma mère à la gare et jamais plus aller au square de l'avenue Foch et embrasser Marcel, mon Marcel à jamais enfoui, à jamais muet, et je n'ai plus que ses lettres, ses lettres que j'ai peur de relire.

Cinq mars

Marcel, mon rieur d'autrefois, tous les jours mort et parfois dans les nuits presque vivant, soudain aperçu. L'autre nuit, en rêve, j'étais encore à Marseille, et la femme du kiosque à journaux devant l'hôtel Noailles me faisait signe avec son index pour aller vers elle, puis, avec son index, me désignait une enveloppe sur l'éventaire, puis murmurait que c'était de monsieur Pagnol, de l'Académie française, puis haussait les épaules et se remettait à mirer en hâte des œufs devant une lampe à pétrole allumée en plein jour, tristement en plein jour, et je savais qu'elle me surveillait pendant que je lisais la lettre de Marcel, lettre inexplicablement arrivée et qui me donnait l'adresse où lui écrire, mais lui écrire en cachette.

En cachette, murmurait froidement la femme des journaux, toujours vélocement mirant ses œufs, de droite à gauche et de gauche à droite, et l'adresse était incompréhensible, peut-être en latin, et je savais que Marcel vivait caché en un lieu secret. Il ne faut pas que la police l'apprenne, c'est défendu de vivre, murmurait l'infatigable mireuse d'œufs, c'est défendu, défendu de vivre en contrebande, murmurait-elle rageusement tout en maniant ses œufs avec des gestes de prestidigitateur.

Dans ce rêve, je voyais soudain Marcel en son refuge clandestin, vivant avec des inconnus calmes, et c'était une tranquille réunion comme de famille, tous assis autour d'une table, s'intéressant peu et causant à peine, avec des gestes lents de notaires, peut-être jouant calmement aux cartes, et je savais que ces inconnus étaient les seuls que Marcel avait le droit de fréquenter, mais non moi, et d'ailleurs il ne me voyait pas, et je m'apercevais soudain qu'au bas de la lettre il me disait d'aller vite le rejoindre à la maison des cyprès, et qu'il y avait une place pour moi, près de lui, à la table des notaires, et on parlerait ensemble, mais à voix basse.

Sept mars

Aujourd'hui, amusons-nous courageusement pour ne pas sombrer dans la mort d'un ami, amusons-nous à écrire une description de l'enterrement de mon cœur, enterrement un peu semblable à un du temps de Solal, mais moins gai, car j'ai vieilli.

À l'enterrement de ce cœur qui tant battit autrefois, il y a tous les petits, les colibris, toute la gent ailée, il y a tout plein d'alouettes qui disent joliment oui. Oui, oui, disent-elles, il était gentil, Albert il s'appelait, oui, oui. À cet enterrement de mon cœur il y a des clowns nains qui dégringolent tout le temps, des pitres à la houppe, des riquets mutins, des pékinois camus avec des cols en dentelle et des chapeaux de cow-boy, ils sont fiers de leurs poignards de bois et ils boivent des sirops d'orgeat glacés.

À cet enterrement de mon cœur, il y a aussi des chatons bien habillés pour faire deuil, ils sautent à la corde. Et puis, il y a des mendiants révoltés, des épileptiques, un tas de bossus couronnés, une vieille grue lasse de vivre, un chameau vaniteux qui a mis un bonnet russe et des lunettes pour se faire respecter et être nommé président de l'enterrement de mon cœur, mais personne ne fait attention à lui, et il rage. Les serpents se sont abstenus. À cet enterrement de mon cœur, les importants ne sont pas venus non plus, parce qu'il n'y a pas d'autres importants à qui serrer la main avec affection, ça peut toujours servir.

Et voici, la petite tombe de mon cœur en douleur, la petite tombe tremble, se soulève, palpite, c'est mon cœur qui bat sous terre. Et soudain la tombe naine se soulève, et du cœur enfoui s'élance un jet de flammes qui file jusqu'aux étoiles, et je crois que la barbe de Dieu en a été un peu brûlée. Tels sont les jeux et les ris d'un fils et ami transpirant de ses deuils et tristement s'amusant pour continuer à vivre.

Courage, il faut continuer de vivre, courage, et faire semblant d'être heureux, et essayer de s'amuser. Ne plus penser à Marcel, ne plus penser à ma mère enfouie, ne plus penser à moi bientôt enfoui, ne plus penser, mais s'amuser à quoi ? Eh bien, à écrire un petit chant à la gloire de Paris, Paris lointain, Paris interdit au vieillard cloîtré, Paris que je ne verrai plus. Ô mon Paris aux ravissants attraits, Paris gris et bleu des matins, Paris vert et rose de mai et des marronniers, tranquille Paris feuillu d'août, Paris affectueux et fringant, Paris désordonné et facile, Paris malin.

Ô cordiales terrasses des petits cafés, ô pantoufles de la rue Mouffetard, ô prolétaires bistrots rituels, ô zincs où s'accourent les camionneurs vivaces et les chauffeurs rigoleurs, tous le mégot aux doigts et les pieds dans la sciure répandue, et ils trempent des croissants mous dans le café crème de l'aube, tous éloquentes, tous de logique férus, ô informes cigarettes roulées à la main puis léchées et collées, ô sandwiches d'étonnante longueur.

Ô marchands de couleurs, ô villageoises épiceries, ô vineuses veuves rouges en longs voiles noirs, ô bâtons blancs des agents, ô loges des désertes concierges, ô leurs odeurs de choux bouillis et de blanquettes, ô leurs raides poupées sur le divan.

Ô mes arrivées heureuses d'autrefois, ô douaniers spirituels, adorablement mal fichus, une cigarette éteinte à l'oreille, ô mon premier chauffeur de taxi, et nous avons eu aussitôt une conversation philosophique, ô hargnes et gentillesse, ô boîtes à bouquins des quais, ô prestes et précises autos auréolées d'engueulades et de rigolades, ô chers bureaux de poste odeur de renfermé où d'amicales harpies protestent et agitent furieusement pots de colle et grands ciseaux.

Ô petits restaurants d'habitues à serviettes étalées sur la poitrine, et tous parlent avec vivacité une langue configurée dont les sourdes nasales sont le délicat brouillard, ô rues des Halles aux senteurs charmantes de lilas et de frites, ô fenêtres ouvertes gueulant leurs radios dans les nuits lourdes d'été, ô ravissantes rues eczémateuses de Montparnasse où filent des chats miteux, ô place Vendôme, équilibre et raison, ô rue Dupin, grâce et familiarité, ô Paris que je ne reverrai

plus.

Envie subite d'écrire une scène conjugale.

De rage, elle se précipita à la cuisine, s'y enferma à double tour, s'y promena de long en large à grand bruit, heureuse d'inquiéter son mari. Il frappa à la porte, lui demanda d'ouvrir. Elle sourit, ne répondit pas. Il frappa plusieurs fois encore, sans résultat. Soudain, de peur, un coup de sang le frappa à la gorge. Elle avait peut-être ouvert le gaz de la cuisinière pour se suicider et le punir, et il trembla, car il l'aimait. « Ouvre, cria-t-il, ouvre, sinon je défonce la porte ! » Elle répondit qu'elle n'ouvrirait pas, qu'elle voulait mourir, et il devina, à la gravité empêtrée de sa voix, qu'elle était en train de manger. Il se pencha, regarda par le trou de la serrure. Armée d'un long sandwich, elle mastiquait avec une sombre et égoïste animation. Lorsqu'elle eut fini, elle se recoiffa, se poudra et ouvrit la porte. « C'est pour ne pas te laisser seul que j'ai renoncé à me tuer », dit-elle, les lèvres un peu luisantes de gras de jambon. Et la scène recommença.

À minuit, ils s'arrêtèrent de crier, de s'accuser l'un l'autre et de se détester théâtralement, car ils étaient fatigués et soudain dépourvus de verve haineuse. Il régna alors un silence boudeur, chacun espérant une miraculeuse reddition de l'autre, une spontanée tendresse de l'autre, et tout serait bien alors, tout serait pardonné. La défaite de l'autre ne survenant pas, ils échangèrent quelques mots protocolaires, se vouvoyèrent noblement, avec indifférence et un faux naturel. Mais les deux pauvres solitaires, acteurs hors de scène, évitèrent de se regarder pendant cet entracte, car ils savaient que, si leurs yeux se rencontraient, il y aurait l'étrange fou rire involontaire, cette malédiction des fins de scènes, savaient qu'ils ne pourraient pas s'empêcher de rire, d'un affreux rire douloureux, un rire infernal aux tristes saccades, savaient que le danger du fou rire ne disparaîtrait qu'avec la capitulation de celui qui oserait le premier baiser de réconciliation.

Mais bientôt la scène recommença. Échanger des récriminations était une manière de passe-temps, une lutte contre l'ennui et l'effrayante solitude de conjugalité. Ô toujours les mêmes reproches, ô lamentable passe-temps dans le désert de conjugalité. Ô cette faiblesse de l'époux qui le faisait récriminer sans cesse, et ce désespoir en lui de

savoir que plus il revendiquait et réclamait l'amour disparu, et moins il était important à sa femme, moins il lui était vivant, moins il lui était réel et prestigieux. Mais il ne pouvait s'empêcher de dire et redire sa douleur de n'être plus l'aimé d'autrefois, douleur toujours moins efficace et moins perçue par elle. Ô cette saturation en elle, cette solitude en lui, et il parlait, parlait, se justifiait, lui prouvait, voulait lui prouver qu'elle agissait mal, qu'elle manquait de tendresse. Tout en continuant de démontrer et revendiquer, il savait que ses pauvres paroles étaient comme une teinture qui ne prenait plus sur l'étoffe, une teinture qui ne mordait plus. Il parlait, parlait, voulait la convaincre d'être douce, d'être aimante, parlait, parlait, et l'amoureuse du temps passé restait figée, sourde et implacable en son bon droit d'épouse malheureuse, et il parlait, parlait, et savait qu'il se dévaluait à quémander une tendresse refusée.

Indigné par le mutisme de celle qui, au temps des fiançailles, l'appelait son prince, épouvanté de ne plus compter pour elle et de n'être plus l'aimé d'autrefois, il la saisit soudain par les cheveux blonds dont elle était fière, la secoua afin de la sortir de son mutisme. Alors, redevenue vivante, elle cria que c'était une honte, une indignité d'avoir attenté à ses cheveux, à ce qu'il y avait de plus radieux en elle. « Rustre, manant ! » ajouta-t-elle seigneurialement, et il mordit sa lèvre pour s'empêcher de rire cependant qu'elle courait s'enfermer de nouveau dans la cuisine. Resté seul, il l'admira. Ce qu'il y a de plus radieux en elle, murmura-t-il, attendri, et il admira l'enfermée, lui sourit. Mais comment la faire sortir de sa cuisine ? Lui parler à travers la porte, lui demander pardon ? Non, il se dévaluerait définitivement. D'ailleurs, la supplier de sortir ne servirait de rien, et elle resterait enfermée pour le faire souffrir. En somme, le salut serait une visite inopinée d'amis. Alors tout serait bien, tout serait oublié, et elle serait de nouveau charmante et gaie.

La porte de la cuisine fut ouverte avec violence, pour sauver la face. Muette et décidée, elle s'assit devant la table, s'empara de la petite boîte et, les sourcils froncés, en sortit les allumettes, une à une, lentement. Lorsqu'elles furent toutes sorties, elle les remit dans la boîte, une à une, studieusement. Il sut que ce minutieux transvasement, aller et retour, allait durer longtemps à son intention. Pour lui montrer qu'elle souffrait, pour lui montrer qu'elle devenait imbécile de malheur. Pour le punir, surtout, pour lui imposer la torture des allumettes indéfiniment sorties et rentrées. Eh bien, aussi longtemps qu'elle ne parlerait pas, il ne parlerait pas non plus. Oui, se faire respecter.

Mais presque aussitôt il se remit à se plaindre, à lui reprocher de ne

plus l'aimer comme autrefois, parla, parla, et il savait que ses récriminations ne serviraient à rien, qu'elles la dégoûtaient et l'éloignaient davantage. Mais il continuait ses exhibitions de chagrin, savait que plus il se plaignait, plus elle le méprisait d'avoir besoin d'elle. Elle m'en veut d'être lentement tué par elle, pensa-t-il. Pourquoi, mais pourquoi ne lui disait-elle pas un mot, un simple mot de tendresse qui mettrait fin à l'horreur ?

Lasse d'attendre de son mari le mot de tendresse et le baiser de réconciliation qu'elle espérait, elle haussa les épaules, abandonna les allumettes, se leva et retourna dans la chambre à coucher. Alors le délaissé resta, épouvanté dans le salon désert. Il sortit les allumettes, une à une, puis les remit dans la boîte, une à une, puis recommença.

Quinze mars

Devant la glace, j'ai pensé que toutes mes apparences seraient aussi bientôt sous terre, verdies et parcheminées, peu appétissantes. Elles seraient bien attrapées alors, les anciennes aimées, si elles me voyaient, le nez passablement disparu et, sur le trou d'une bouche d'autrefois, le rire immobile et muet des claqués. J'ai changé soudain d'humeur, car je suis jeune quoique vieillard, et j'ai souri avec langueur car j'ai revu, les unes après les autres, toutes mes merveilleuses d'autrefois.

Oh, réunir toutes les femmes de ma vie, les importantes, les pas importantes, toutes celles qui ont été ma seule vraie société, les réunir toutes, les réunir dans une villa louée exprès, une très belle villa ancienne, avec des portraits de magistrats sévères, une villa à la campagne, et assembler toutes les bien-aimées dans l'immense salon, et aller de l'une à l'autre, et être courtois avec chacune, et toutes seraient adorables entre elles, toutes des amies. Dans le salon, l'une jouerait du piano, une autre chanterait, et celle qui serait assise à mes pieds sur un coussin me lirait un roman d'autrefois tandis qu'une autre m'apporterait une boisson délicieuse. Et, la nuit venue, nous nous promènerions ensemble dans le grand parc, moi et toutes mes anciennes, et nous nous tiendrions par la main, et nous nous remémorerions tendrement, sans nulle scène de jalousie. Ô chères scènes de jalousie abolies, ô bien-aimées, ô insolentes et servantes, à jamais perdues.

Hier, l'ami de Marcel mort s'est plu à imaginer une réunion de toutes les femmes de sa vie, et demain il rira. Rire, même sans sincérité, c'est commencer à trahir. Je rirai tandis qu'il sera seul et abandonné dans de la terre où des horreurs se passent. Péchés de vie, partout et toujours. Les plus sincères endeuillés ont faim, et ils se nourrissent avec appétit, affreux appétit, pécheur appétit. Ô leurs mandibules trois fois par jour affreusement remuantes, trois fois par jour animalement broyantes, trois fois par jour joyeusement mandibulantes. Manger, c'est vouloir vivre et en être encore, c'est pécher. Marcel est mort, mais je regarde les femmes et leurs seins. Marcel est mort, mais j'aime le soleil et les commérages des petits oiseaux. Marcel est mort et, sans me l'avouer, je veux du bonheur.

Allons, nous, les survivants, que Dieu, paraît-il, a faits à Son image, allons, nous nous fichons bien de nos morts. Nous leur payons de temps en temps un honorable tribut et nous nous remettons hypocritement, avec des soupirs vite étouffés, dans la ronde de vie, et nous dansons sur la terre qui recouvre nos morts, nous dansons avec parfois d'honnêtes simagrées de douleur, douleur sincère mais peu durable. Marcel est mort, mais quoi, il a suffi qu'à ma radio le Danube bleu se soit mis à couler tout à l'heure, et immédiatement j'ai aimé, malgré mon mal d'amitié, aimé de stupides Viennoises valsantes. Et l'autre jour, dans la rue, j'ai regardé les déchirantes belles formes d'une nymphe aux tresses blondes, nymphe affreusement vivante, injustement vivante.

Péchés de vie, tout est péché de vie, et même écrire sur mon ami mort. Qui sait, peut-être que l'animation que j'éprouvais tout à l'heure à écrire ne provenait pas seulement de ma douleur vraie mais aussi, qui sait, d'une horrible mystérieuse joie, pécheresse joie à vivre encore, involontaire joie de moi-même inconnue, charnelle joie de contraste entre ce mort et ce vivant qui dit sa douleur, sa douleur pourtant vraie, j'en atteste mes nuits. Mais avoir de la douleur, c'est vivre, c'est en être, c'est y être encore. Et ces pages ne les écris-je pas pour que des rotatives inscrivent ma douleur ? Et n'est-ce pas blasphème que d'utiliser ainsi ma douleur ? Tous ces péchés de vie, je les ai déjà dits dans un de mes livres, mais je les redis et dois les

redire, car ils me hantent et me font honte, honte et douleur. Je ne sais dire que ce que je ressens et qui me torture. Ressasseur je suis, resasseur je demeure.

Dix-sept mars

À la radio, un monsieur religieux parle de la douleur. C'est un froid et Dieu devrait le punir. Il se pavane d'être tout rempli de spiritualités, et il dit des mots bienfaisants pour m'encourager, mais aucun de ces mots n'est de lui. Tous les mots qu'il dit sont faux, empruntés à des emprunteurs. Il ose dire que la douleur est bienfaisante, ce menteur, et il s'arrête pour toussoter, pour éclaircir sa gorge, puis parle de nouveau de la douleur comme quelqu'un qui ne l'a jamais connue, parle avec une voix de professeur, une voix si douillette et satisfaite que j'en ai honte. Cet idéaliste est un indifférent, et je vois soudain ses yeux de poisson. En fin de compte, ce monsieur religieux est un veinard. Il se la coule douce en ce monde, sûr de sa survie.

Souffrir d'un deuil, souffrir de ne jamais plus revoir mon ami, de ne plus jamais avoir cette joie dans le taxi qui me menait vers lui, souffrir ainsi, ce n'est pas avoir des sentiments nobles et de survolantes tristesses, c'est transpirer d'épouvante, c'est avoir un mal soudain à la respiration et une nausée et une faiblesse mortelle à la main qui écrit, et soudain un désintérêt de vivre. J'ai mal, et j'appelle Marcel, je l'appelle tout bas, mais il est sourd là-bas, sous sa terre, sourd à jamais, sans paroles à jamais, celui qui tant aimait parler et me parler, celui qui dans ses lettres m'appelait mon Albert et me reprochait de vivre loin de Paris, loin de lui, de vivre en Suisse, près de l'eau douce et sans un figuier, me disait-il.

Vingt-cinq mars

Ô Dieu et père, ô mon aimé muet, je me présente devant Toi et, les mains jointes, essayant de sourire pour trouver grâce, je Te demande de me parler enfin, de me dire Ta promesse et de me donner Ton réconfort. Pourquoi suis-je seul abandonné par Toi, alors que tant d'autres, moins aimants de Toi, croient tellement à Toi et sont heureux en leur compacte sécurité ? Ô Dieu, débarrasse-Toi de moi par une lueur de présence.

Entré dans la silencieuse contrée de vieillesse, je vais bientôt mourir. Adieu donc, adieu bientôt le monde et sa lumière, adieu ceux que j'ai aimés. Adieu, la bien-aimée, la pure et la miraculeuse, la sauvegarde de chaque jour, la jeune épouse et mère toujours prête à aimer et servir, ô preuve de Dieu. Adieu, mes amis, les vivants et les morts, les morts toujours vivants.

Je suis là devant ma table, à écrire avec ma main incertaine, je suis là à attendre que ça finisse. Mais je continue à lentement écrire, tel le papillon qui mourra ce soir, mais à midi il pose avec soin ses œufs dans un lieu propice.

Je vais bientôt mourir et ils auront peut-être l'aimable pensée de me mettre dessus une lourde plaque de marbre, un gros presse-mort pour être bien sûrs que je ne sortirai pas. Imagination morbide, diront-ils. Ils ont tellement peur de la mort qu'ils déclarent morbide celui qui ose regarder en face cet aveuglant soleil, et ils se débarrassent ainsi de leur frousse.

Vingt-huit mars

Nous avons de grandes joies et de cocasses importantes douleurs, nous sommes si heureux d'avoir réussi, nous prenons tout au sérieux comme si nous n'étions pas des éphémères, comme si nous devions en être toujours. Papillons ce soir agonisants, éclairs sitôt disparus, nous agissons et sentons comme des immortels. Absurdes aveugles que nous sommes, nous tous, pauvres petits humains.

Toi qui me lis, tu te feras tant de soucis bientôt, tu te mettras en colère ou en douleur, Dieu sait pourquoi, peut-être pour un vêtement raté par ton tailleur, ou pour un avancement non obtenu, ou parce que tu n'es pas ministre, ou parce que tes titres ont baissé, ou parce que tu n'as pas été invité au bridge de cet autre futur squelette de duchesse. Tu oublies sans cesse, nous oublions sans cesse, nous ne savons jamais, nous, ces fous de la terre, que notre place de terre nous attend quelque part, que le bois de notre cercueil existe déjà dans une scierie ou dans une forêt et que ce bois de notre cercueil attend tranquillement son heure qui viendra. Nous qui faisons tant de chichis pour un condamné qu'on va guillotiner, nous oublions que nous sommes aussi des condamnés à mort, toi, moi, tous.

Un invisible carrosse nous promène, à travers les jours de notre vie et leurs joies, nous promène depuis le berceau jusqu'à la tombe, et une rigolarde Mort est le cocher et secoue son fouet à grelots, tandis que le pauvre type qui est dans l'invisible carrosse est si heureux d'être enfin ministre plénipotentiaire, et il fait et refait le compte des voix qui lui sont déjà acquises pour le prochain fauteuil de l'Académie française.

Dans cet invisible carrosse de la mort qui saute et tressaute, le pauvre ministre plénipotentiaire calcule sans cesse, et il se promet, primo, d'aller régulièrement aux jeudis de ce comte académicien qui dispose en tout cas de sept voix de la droite, secundo, de l'inviter à dîner au moins une fois par mois, tertio, de ne pas oublier que ce comte adore le clicquot rosé et, quarto, de le trouver sincèrement admirable, oui, et de tout cœur l'aimer, car c'est profitable, et c'est ainsi qu'on se fait de chers amis, générateurs d'autres futurs chers amis.

Tandis que l'invisible carrosse de la mort avance en direction du cimetière qui se trouve à dix ans de distance, le pauvre type de ministre plénipotentiaire se promet aussi d'inviter, au moins un soir sur deux, des importants à de succulents utiles dîners, de chers importants qui lui feront connaître d'autres importants qui deviendront aussi ses chers amis, et c'est-à-dire qui lui seront utiles, mais à charge de revanche, bien entendu et honnêtement, car il les aimera et s'efforcera sincèrement de leur être utile, et ainsi il sera assuré de son désintéressement tout autant que de leur appui pour de nouvelles sociales grandeurs.

Et c'est ainsi qu'il deviendra enfin ambassadeur et académicien tandis que l'invisible carrosse, sautant et tressautant, poursuivra sa route, et soudain la rigolarde Mort ne secouera plus son fouet à grelots, et le cahotant carrosse s'arrêtera au cimetière, et le pauvre continuel inviteur invité en sortira, sourd, aveugle et muet, horizontal et les pieds devant.

Trois avril

Que de morts enfouis et combien chèrement nous payons nos pauvres courtes joies. Trouvez-vous vraiment, mes frères, que ce monde soit bien fait, et n'est-il pas absurde que nous arrivions ici, en bas, sur cette terre, avec tant d'espoirs et de rires enfantins, que nous venions pour disparaître, que nous naissions pour mourir, que nos rires soient toujours pères des pleurs de demain, et que moi et toi soyons assurés, si assurés d'avance, d'une affreuse grimace à l'heure de notre mort, lorsque nos mains encore vivantes écarteront les draps, creuseront, grifferont nos poitrines pour en ôter la mort qui entre ?

N'est-il pas absurde que nous venions sur cette terre pour y vivre un temps, un temps court et plein de jalousies, de médisances, de haines, de guerres ? Car, si mortels que nous soyons, nous sommes méchants. Et l'homme, en son bref temps de vie, dont il ne sait jamais qu'il est bref, est méchant pour l'homme. Et chaque siècle, il y a trois ou quatre guerres où les hommes, futurs cadavres, s'entre-tuent pis que fourmis ou hyènes.

Et parfois dans les autobus ça rit, ces futurs cadavres, ça rit que c'est un plaisir, ça rit avec leurs dents déjà mortes, ça rit dans les autobus, ces jeunes et fardés futurs cadavres femelles, ça rit avec leurs dents, annonce et gentil commencement de leur squelette, ça montre coquettement leurs trente-deux petits bouts de squelette, ça rit et ça s'esclaffe et ça fait des grâces comme si ça ne devait jamais mourir. Oui, je l'ai peut-être déjà dit dans un autre livre, mais je le redis et redirai jusqu'à mon dernier jour, mon proche dernier jour. Absurde, tout cela est absurde et me dépasse. Aucun de nous ne sait vraiment, de toute connaissance sentie, qu'il mourra. Tous nous agissons et sentons comme si nous étions immortels. Le serions-nous ? Hélas.

Cinq avril

Dans la rue, tout à l'heure, cette vieille sémillante et barbue, avec un insigne religieux sur son revers, qui chantait sur sa bécane. Une de celles qui immanquablement viennent s'asseoir auprès de moi dans l'autobus. Dès qu'il en vient une bien laide, bien vieille, ça ne manque pas, c'est sur moi qu'elle jette son dévolu et elle vient installer son vénérable derrière auprès de moi, comme ça, sans gêne, vilaine vieille, sûre de son droit de s'asseoir à côté de moi, et son derrière me frôle un peu, et c'est affreux.

Oui, les vieilles vivantes me repèrent, il y a un complot des vieilles vivantes pour venir s'asseoir auprès de moi à qui le voisinage d'une vieille laide fait mal à mes dents. J'ai la nausée et je change de place. Mais alors il y a une autre plus vieille encore, eczémateuse et bossue, qui vient poser le bas de son dos près de moi, sûre de son droit de me frôler. Je suis le traqué de ces vieilles ingambes qui me recherchent dans les autobus, se signalent peut-être l'une à l'autre que je suis là.

Donc, pour en revenir à l'antique bicycliste, elle ne savait pas que cette bécane sur laquelle elle trémoissait gaillardement son antique séant la menait tout droit, elle aussi, vers le durable dortoir. Mais non, pas du tout, pensez-vous, très gaie, la mignonne, très sifflotante, très tricotante des gambettes, passant, très heureuse, devant les autres squelettes qui attendaient leur autobus. Je ne vois que des squelettes, squelettes en smoking l'autre soir, squelettes faisant la queue hier après-midi devant le cinéma, attendant patiemment sous la pluie, pour acheter deux heures de bonheur et ne pas savoir qu'ils vont mourir. Mots que j'écris, rouges fourmis broyantes dans mon cœur.

Huit avril

Lorsque je me couche sur ma droite et que je ferme les yeux pour m'endormir, j'ai peur de ma mort et je suis scandalisé. Je n'accepte pas de perdre mes yeux qui étaient une partie de mon âme. Mon âme n'est pas un impalpable ectoplasme à gogos. Mon âme, c'est moi. Cela n'est pas de la philosophie, cette filandreuse toile d'araignée toute de tromperies, mais une grenue et indestructible petite vérité tout à fait vraie. Oui, tout ce que vous voudrez, dites tout ce que vous voudrez, dites toutes les survolances qu'il vous plaira, mais ma petite vérité est bon teint. Mon âme, c'est mon corps et non un magique souffle. Or, je n'accepte pas de ne plus bouger, moi dont la main droite en cette minute studieusement bouge. Je n'accepte pas que moi qui suis ne sois plus, et bientôt plus. Quelle aventure que ce mobile que je suis soit bientôt immobile et pour toute éternité.

Ô Dieu, j'ai vu Ton œuvre et je n'ai pas craint de Te lancer un irrespectueux regard. Et si Tu attends que je Te félicite ou Te remercie, Tu peux toujours attendre. Tu nous fais trop souffrir. Ainsi je blasphème, et pourtant quel absurde courroux en moi dissimulé lorsqu'un crétin vient me prétendre que je ne crois pas en ce Dieu que j'adore et qui sans cesse déçoit mon cœur tout empli de Lui. Tu ne mérites pas Ta chance, Dieu, d'être Dieu. Et je ne peux Te donner qu'un zéro de conduite.

Dix avril

Que tout cela est absurde. Moi, le vivant d'aujourd'hui, je serai bientôt sous terre, où je serai un objet, une hébétude et bientôt un ossement qui, lui, durera mille ans. Éternellement allongé dans une insensible oisiveté, celui qui en sa jeunesse tant aima Diane, pour toujours immobile, l'amant d'autrefois.

Ô Diane d'autrefois, si noble et haute et belle en sa robe voilière et qui pieusement m'aima, aima ce futur mort. Ô vivant que j'ai été, ô ma joie d'aller le soir vers la bien-aimée, Diane et orpheline de vingt-deux ans, et j'étais fou de joie dans le taxi qui me conduisait vers la bien-aimée, Diane, la haute, la tournoyante et l'ensoleillée, Diane l'insolente, la rétive et l'esclave, et de joie folle et d'amour je chantais éperdument, et le moteur du taxi couvrait mon chant, et je pressais le chauffeur d'aller plus vite et de mener train d'enfer, et je lui promettais des sommes, et même de l'embrasser à l'arrivée, et je chantais d'aller vers la merveilleuse, chantais de telle démoniaque joie que j'avais lancé mon bel étui d'argent dans les blés, lancé aussi pour conjurer le destin, et je chantais, infiniment chantais d'aller vers la bien-aimée et ses vingt-deux ans et ses seins orgueilleux à moi seul dédiés.

Ô chant impatient, chant effrayé de bonheur, ô cantique insensé, ô mère oubliée, ô vieillesse rejetée, ô cantique de jeunesse, et je chantais dans le taxi, infiniment chantais ma victoire d'être aimé, et ma mère n'existait plus, et je regardais cet amant aimé, je le regardais et je l'aimais dans l'étroit miroir du taxi, glorieux d'être jeune, jeune pour Diane, triomphant d'aller vers Diane qui m'attendait. Et voici, je la voyais au loin, toute vivante et si belle sur le seuil et sous les roses, ô gloire et apparition, voici la bien-aimée et l'unique et pleine de grâce, et gloire à l'Éternel en moi, m'écriais-je, s'écriait le jeune amant et futur mort.

Onze avril

Ô Diane d'autrefois, Diane morte qui fut si vivante et si belle, la plus belle et noble de toutes les aimées, maintenant silencieuse, elle aussi, enfermée dans la geôle de terre, elle aussi. Ô tristes regards vers les joies d'autrefois, ô Diane. Du lit où elle attendait l'aimé pendant qu'il se baignait, elle lui gémissait de venir vite, ravie de cette image d'une femme en désir, attendant en toute impudique nature, amoureuse de sa propre forme nue qu'elle regardait et que déjà elle lui donnait, impatiente de l'aimé et de sa venue.

Ensuite, pendant les oasis des repos, elle murmurait en elle-même une sorte de berceuse, une aimante complainte de reproche, tout en caressant les cheveux de l'amant qui sommeillait. Aimé, ma joie, mon tourmente-chrétien, mon pauvre bonheur, murmurait-elle, et elle savait que cet aimé la quitterait un jour, et elle secouait un peu la tête, en pitié d'elle-même. Mon méchant, se disait-elle, impuissante, aimante, étrangement apitoyée par le malheur qui l'attendait, mais n'éprouvant que tendresse pour l'infidèle, car malgré tout, elle l'avait encore.

Elle le considérait, presque heureuse soudain parce que, lui dormant, elle pouvait l'aimer entièrement, librement, sans en être empêchée par lui. Elle se penchait plus près et, parce qu'il dormait, elle osait lui dire le mot le plus beau qu'amante à amant puisse dire. Mon fils, lui disait-elle en elle-même. Son fils, oui, et il mourrait un jour. Elle regardait dormir ce pauvre condamné, et des larmes restaient immobiles sur sa joue.

Lorsqu'il se réveilla, elle fut prise d'une joie folle. Elle le serra contre elle, l'appela follement Âme du pays de l'âme, follement le baisa vingt fois ou cent fois, à baisers ininterrompus, sur tout le corps, à l'idée exaltante qu'il était vivant, qu'il était avec elle. Demain n'existait plus, et elle était heureuse. Et comme ils étaient jeunes, ils rirent de se retrouver, jouèrent et s'enivrèrent l'un de l'autre. Elle est morte maintenant, et bientôt ce sera mon tour. Est-ce juste, ô Dieu ? Où sont-elles, ces nuits que connut un homme qui fut jeune, où ces nuits de lui et d'elle, élus et debout et princiers sur un quadrigé enthousiaste, dans quel ciel, dans quel futur, sur quelle aile du temps, ces nuits d'amour allées ?

Diane belle et vivante, Diane est morte, prisonnière dans la solitude de terre, impassible à jamais. Ou bien vit-elle en un sublime lieu hors du temps ? Ô Dieu, pardonne mes blasphèmes de désespoir, pardonne et tourne Ta face vers moi. Ô vous, mes frères et croyants, je tends vers vous ma main en quête, donnez-moi votre croyance en cette autre vie que je veux, cette merveilleuse vie où mes aimés m'attendront, où ma mère m'attendra, m'attendra avec son sourire et sa petite main timidement contre sa lèvre.

Douze avril

Ah oui, la vie éternelle, n'est-ce pas, c'est-à-dire que je pourrai regarder, paraît-il, quand mes yeux seront une coulante morve. Ah oui, l'âme, les réalités invisibles. Très commodes, des réalités qui ont la politesse d'être invisibles. Et moi, dans tout ça, qu'est-ce que je deviens, moi, dans toutes ces fines spiritualités, moi, le moi qui est moi, il me semble qu'on m'oublie, moi, dans toutes ces jolieses.

Enfin, oui, qu'est-ce qu'on fiche de moi dans toutes ces invisibilités, de moi, de moi qui aime tant regarder et entendre, avec de vrais yeux tout charnels et des oreilles visibles et compliquées de trompes d'Eustache, il me semble que je suis, dans ces combines d'âme, assez oublié, moi qui aime aimer de mes yeux et de mes oreilles et de mes aimantes lèvres aimées. Et si je suis ce que je suis, avec mes qualités et mes défauts et mon talent, comme ils disent, c'est parce que j'ai des yeux et des oreilles et tout le reste, tout de charnelle matière. Si je n'avais jamais eu d'yeux pour voir et d'oreilles pour entendre, combien morte serait mon âme.

Mais d'après les amateurs d'âme, il paraît que mes milliards de pensées et d'images et de sentiments, oui, j'en suis milliardaire, vivront plus tard en l'air, sans le support de mes yeux et de mes oreilles et des jeux de mon cerveau sous la coque vulnérable de mon crâne demain dessoudé. Il faut croire que je verrai plus tard sans yeux et entendrai sans oreilles et aimerai sans lèvres en cet au-delà et monde spirituel qu'ils me promettent, en ce Rien qu'ils affirment être. Oh, que tout cela est nègre et magique et infantile. Tout cela je l'ai déjà dit peut-être ailleurs, mais je dois le redire.

Treize avril

Eh quoi, parlons sérieusement en hommes et non en matagraboliens, la sexualité n'est-elle pas une rude composante de la personne humaine et de ce qu'ils appellent l'âme ? Où est-elle, cette composante, où est son charnel support en vos paradis, et que devient-elle en ces paradis où jamais les anges ne peuvent s'asseoir et pour cause ? Et vos vaso-dilatateurs et constricteurs ne sont-ils pas une condition ou cause de vos émois et affects, et qu'est-ce qu'une âme sans affects ? Et qu'est-ce que vivre sans corps ?

Je les entends qui s'indignent, mais angéliquement et avec beaucoup de pitié pour ce pauvre de moi, et ils parlent d'yeux spirituels et d'oreilles immatérielles. Eh bien, blindé d'une épaisseur assez fière, je dis que je ne marche pas et que des oreilles qui ne sont pas des oreilles et que des yeux qui ne sont pas des yeux, c'est marrant et pas fort. Vulgaire ? Je le suis avec délice. Il n'y a que les vulgaires pour craindre la vulgarité. Bref, messieurs des oreilles muscades et des yeux prestidigités, je ne vous crois pas.

Quatorze avril

M'étant renseigné auprès d'une source généralement bien informée, en l'espèce une personne qui a beaucoup fréquenté les bas-fonds religieux, j'apprends que ces messieurs dames des invisibilités ne parlent même pas d'yeux spirituels mais d'un monde extrêmement bien, fréquenté uniquement par des principes, des essences, des survolances, des perlimpinpins dont le propre et la substance sont de n'être pas. Un monde très convenable, très chic, très bien fréquenté, où il n'y aurait pas à voir ni à entendre mais à spirituellement être. Assez, j'ai peur d'attraper la lèpre.

Assez de réalités invisibles, j'étouffe, n'en jetez plus, la cour est pleine, en est pleine de ces moisissures de la peur de mourir. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, et surtout que je suis trop vulgaire pour me mouvoir dans de telles finesses. Oh, je les vois, sachant si bien, mais ne pouvant expliquer à ma sordidité, parlant de forces et de sources et de spirituelles inondations, et avec ça, madame, faut-il vous les envelopper, parlant d'expériences spirituelles, c'est ainsi qu'ils appellent leurs autosuggestions, filles de leur peur.

Je les vois pris devant ma matérialité d'un malaise de supériorité, d'une hauteur de spiritualité jamais expliquée mais toujours écrasante. Et alors qu'ils croient que je ne puis atteindre à leurs sommets et que je suis imperméable à leurs noblesses, ils n'imaginent pas que j'ai connu il y a longtemps leurs jolieses et leur foi. Non seulement, frères et sœurs des invisibilités, non seulement je comprends vos arguments d'un blitz entendement, mais encore j'ose soupirer que jamais vous ne pourrez savoir leur misère et qu'il n'y a rien à faire. Vous avez trop d'intérêt à croire en vos précieux arguments.

Et le plus beau de l'affaire, c'est que le religieux c'est peut-être moi, malgré mes mécréances, et non ces aimables dont les nobles croyances sont une supplémentaire bouillotte et un additionnel chauffage central et aussi une morphine. N'empêche que je vous aime, chers croyants, et je vous respecte malgré ma moquerie d'immense tristesse et perte. Et le fond de l'affaire, c'est que je suis, quoique fier de ma désertique mécréance, jaloux de votre bonheur. La soif de l'homme privé de Dieu et de la joie de Dieu, cette soif non étanchée, devient malheur de corps, je le sais, je le constate. De manquer de Dieu, je perds la faim,

oui, l'envie de manger. Mais le malheur n'est pas signe d'erreur, hélas.

Incrédule, oui, mais pourquoi, pourquoi alors d'entendre l'antique appel de mon peuple me fait frissonner d'amour et d'enthousiasme sacré ? Écoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un. C'est en hébreu que je redis cette auguste proclamation, en hébreu, moi, l'incroyant, et c'est en hébreu que je la redirai à mon heure dernière. Tout cela, je l'ai déjà dit peut-être ailleurs, mais je dois le redire.

Quinze avril

Trêve de forfanteries. Je ne demande qu'à croire. Qui, ô qui me donnera la croyance en un Dieu excellent et en une merveilleuse vie où je retrouverais mes morts aimés ? Ô vous, les croyants, persuadez-moi que les morts vivent et que je reverrai mes morts aimés, persuadez-moi aussi que Dieu est, et qu'il m'aime, mais persuadez-moi bien, avec intelligence. Oui, frères, forcez-moi à croire, mais donnez-moi de bonnes raisons et non les habituelles débiles blagues mort-nées, blagues qui donnent la nausée. Il me faut Dieu, le seul, le vrai, Celui qui apporte la paix qui est joie.

Dix-huit avril

J'appelle vers Toi, mon Dieu que j'aime malgré mes colères de désespoir. Je suis Ton enfant, Ton enfant perdu. Aie pitié, ne me laisse pas. Je suis désarmé et j'appelle vers Toi, Dieu de bonté. Donne-moi la foi en Toi, et une foi qui dure. J'attends, mon Dieu, j'attends. Je ne demande qu'à croire.

Comprends, je suis tout prêt à croire et à m'extasier et à courber mon front dans la poussière. Lave-moi, débarrasse-moi de cette maudite orgueilleuse intelligence qui est mon tourment, débarrasse-moi de cette moquerie qui n'est que désespoir, éclaire-moi de foi. Je T'aime, je T'assure, et si je n'étais en train d'écrire, je serais à genoux, et souriant humblement. Aie pitié, Toi qui sais le peu de temps qui me reste à vivre. J'ai soif de Toi, apaise ma soif. Éclaire-moi avant qu'il ne soit trop tard.

Ô Dieu, mon aimé, je T'attends comme jamais je n'attendis lettres de bien-aimée ou bruits de l'ascenseur qui m'amenait la féérique Diane, de dorée splendeur vêtue, et ses seins et ses yeux aimants. Ô Dieu, mon amour, mon seul amour, combien étrange est ma situation. Je ne peux croire en Toi et je ne peux vivre sans Toi.

Dix-neuf avril

Je T'aime en tremblant, car Tu es l'Éternel. Et peut-être que ces blasphèmes, c'est Toi qui les as mis sur mes lèvres impatientes de ce brasier que je cherche, c'est Toi qui par moi les prononces contre Toi, pour punir et faire rager ceux qui croient en Toi, et qui donc croient mal en Toi et T'offensent, qui se désintéressent de Toi, et qui donc T'acceptent et n'ont rien à Te reprocher, pour punir et faire rager ces irritantes vieillardes moustachues, mais hélas non invisibles quoique spirituelles, exaspérantes que Tu vomis encore qu'elles Te louent et se balancent aux fils de Ta barbe que Tu secoues soudain pour Te débarrasser de ces pieuses qui Te tiennent au courant de tout et même de leurs déménagements et T'embrouillent avec leurs demandes de conseils au sujet de la tapisserie à choisir pour le salon. D'où me vient cette manie de plaisanter, alors que mon cœur est si grave et un malheur posé sur mes yeux ?

Vingt avril

Tu es l'Éternel, ô merveille de le répéter. Car je suis l'Éternel, dit l'Éternel. Et il suffit que je T'entende ainsi parler, en Ta juive Bible et comme nul Dieu jamais ne parla, pour que la tentation me vienne de m'agenouiller. Étrange athée que je suis. Mais je sais que Tu me béniras jusqu'à la dixième génération, comme Tu as promis. Car, moi, je T'aime et toujours on condamne ceux qu'on aime. Ne nous as-Tu pas appelés, nous, Ta nation, race de scorpions et peuple au cou roide ? Tu nous as détestés parce que Tu nous aimais et que Tu nous voulais tels que Tu nous imaginais en Ton amour. Ferais-je autrement que Toi ? Je T'aime et Tu m'indignes. Je Te veux digne de Toi et je T'appelle au secours contre Toi.

Vingt-deux avril

Mon Dieu, aide-moi. Je ne demande qu'à croire en Toi et de toute mon âme T'aimer, mais je veux que Tu sois vrai. Ce qu'ils disent de Toi est trop niais. Et d'ailleurs, tant de ceux qui croient en Toi ont le cœur dur, ce qui ne m'encourage pas. Et surtout, Tu as accepté tant de malheurs sur le peuple de Ton choix. Auschwitz, Dachau, Treblinka. Tant de malheurs injustes et tant de bonheurs immérités. Ô les méprisables puissants, si heureux. Ô la misérable bande des vils de la politique. Seigneur Dieu, explique Ton silence, justifie Ton indifférence. Je Te souris pour T'encourager, pour que Tu aies pitié.

Vingt-cinq avril

Si je Te nie ou si je me moque, c'est par désespoir de ne pas croire en Toi et par faim de croire en Toi, c'est pour Te provoquer, Te provoquer en moi, Te provoquer à m'envoyer l'illumination que j'attends, l'illumination que je mérite. C'est une scène d'amour que je Te fais. Ah, Tu ne m'aides pas à croire en Toi ! Ô mon Dieu, mon aimé, mon silencieux, Tu connais mon angoisse et Tu ne réponds pas. Pourquoi pas moi, alors que tant de vilains, vernissés de respectabilité, croient en Toi, eux, le front étroit ? Pourquoi cette préférence à eux accordée ? Je suis si prêt à croire en Toi. Mais, mon Dieu, il faut que je croie pour croire. Pourquoi ne Te révéles-Tu pas à moi, Toi qui inondes de certitude tant de cœurs froids, tant de vieilles toupies méchantes ?

Vingt-six avril

Et trouves-Tu juste de ne Te révéler qu'à ceux qui n'ont pas soif de Toi, qu'à ceux qui T'acceptent d'avance parce qu'on le leur a appris en leur enfance, ou parce qu'ils y ont un intérêt de survie, ou un intérêt inconscient de classe, ou parce qu'ils croient de croire ensemble, avec les autres, et de prier ensemble, avec les autres ?

Une petite snob qui, comme tous les snobs, dit qu'elle déteste les snobs, m'a cité Pascal avec des yeux profonds et une langue chargée : Tu ne me chercherais pas si tu ne M'avais déjà trouvé. Ainsi m'a-t-elle récité, pompeusement récité. Ils trouvent que c'est génial, cette pirouette. Moi, je la trouve un peu bête. En réalité, ce petit jeu de mots signifie que Pascal a peur de la mort, et qu'il cherche Dieu, garantie de survie, c'est-à-dire qu'il commence à L'inventer, et c'est ce qu'il appelle trouver Dieu. Quant à son pari, il est odieux, et indigne, et dérisoire, et privé d'amour. Mais assez. On me conseille aussi de prier, c'est-à-dire de me suggérer à moi-même que Tu es. Je veux que Tu sois par Toi et non par moi. Je veux une foudre de vérité lancée sur moi par Ton amour. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cette fantaisie de vouloir être prié, fantaisie de roi nègre qui veut qu'on le supplie ? Si Tu es Dieu, Tu sais que je suis malheureux sans Toi et que je T'attends. N'est-ce pas assez, et pourquoi des prières ?

Deux mai

Éternel, Dieu d'Israël, Tu sais quel serviteur je Te serais si seulement Tu tournais vers moi Ta face. Pourquoi ne m'aimes-Tu pas, moi si prêt à T'aimer à Ton premier signe ? Rien que pour Te débarrasser de ce mendiant, Tu devrais lui faire l'aumône d'un signe, Toi si bon avec de pieux méchants que je connais, surtout une pieuse vieille dont le plaisir était d'humilier avec un sourire aimant et des pointes empoisonnées. Et moi, j'ai beau me mettre à genoux, la tête contre le lit défait, rien. Rien que les bruits de la nuit. Est-ce juste de me faire ainsi attendre, Toi qui sais que je vais bientôt mourir ?

Trois mai

Je T'ai appelé, tant appelé, Toi ma joie, Toi ma vie, tant appelé, mon bien-aimé, et Tu n'as pas répondu. Je T'ai tant appelé, avec un cœur si prêt à T'adorer et à Te croire, tant appelé, tant appelé, toujours en vain. Eh bien, il me reste l'aimée, celle aux yeux d'étoile qui va revenir tout à l'heure, qui me remplacera l'Attendu, et je la regarderai, la regarderai jusqu'au jour de ma mort si proche.

Cinq mai

Ô Dieu, je T'aurais tant aimé si Tu l'avais voulu. Ô Dieu, comme je voudrais pouvoir dire que Tu vis, que Tu m'écoutes, que Tu es. Ô Dieu, si Tu es, pourquoi cet entêtement ? Ô bien-aimé, pourquoi ne veux-Tu pas de moi, moi qui T'attends, moi qui T'espère ? Ô Dieu, Toi qu'ils disent riche en bonté et en miséricorde, pourquoi Tes véritables noms sont-ils silence et indifférence ? Je ne comprends pas. Si Tu es tel qu'ils disent, j'aurais dû recevoir l'appel, l'appel vrai, Ton appel, et non celui qu'ils fabriquent, se fabriquent en le proclamant venu de Toi. Pourquoi es-Tu si cruel avec moi, Toi si plein de bonté avec ceux qui T'aiment moins que moi, qui sont moins que moi hantés par Toi ?

Huit mai

Ô Dieu, si Tu es, pourquoi n'as-Tu pas, en Ta puissance, pitié de ma misérable attente, pourquoi ne me forces-Tu pas à croire ? Ô Dieu, aie pitié de moi, pauvre passager, pitié de moi, si peu durable. Ô Dieu, aie pitié, apparais enfin. Ô Dieu, si Tu le voulais, chaque jour de ma finissante vie serait une fête, et chaque nuit un repos de bonheur. Ô Dieu, je suis Ton pauvre amoureux morfondu qui attend et s'obstine et attend. Et c'est le silence, un silence sans fin.

Je suis malade de Ton silence, malade dans mon corps sans jeunesse, malade et sans espoir, et faible de Ton silence, et sans faim, cette faim qui est vie et preuve de joie, sans faim et châtié par ce dégoût de manger qui est preuve de douleur. Ô Dieu, regarde mes larmes, regarde-moi ridiculement me mouchant, de douleur grotesquement me mouchant, abandonné par Toi que j'aurais tant aimé. Mais quel cœur est le Tien ? Et n'auras-Tu jamais pitié ? Et que faut-il dire pour être entendu par Toi ?

Neuf mai

Dans l'appartement désert, en l'absence de la bien-aimée, j'ai lu à haute voix des psaumes, debout et la tête rituellement couverte. Ainsi m'entendra-t-Il mieux, ai-je absurdement pensé. J'ai terminé par la Bénédiction dite des Cohen, qu'un descendant d'Aaron doit donner, le jour du Sabbat, aux fidèles assemblés. Mais cette bénédiction collective, j'ai osé la modifier en ma faveur. « Que l'Éternel me bénisse et me préserve, ai-je demandé. Que l'Éternel m'éclaire de Sa face et me soit gracieux. Que l'Éternel tourne Sa face vers moi et me donne la paix. » Le résultat fut, une fois de plus, le silence, et mon attente devant la glace, implacable compagne. Aime-moi, ai-je osé murmurer.

J'implore sans cesse, j'implore ridiculement, tout transpirant, et Dieu ne répond jamais, implacablement sourd. Égaré par mon vin de douleur et de deuil, ce n'est plus à Lui que je m'adresserai, mais aux trois mystérieuses de la vie.

Oui, c'est vous, puissantes folles aux mentons que j'invoque. Rendez-moi mes mortes et mes morts, vous, vieilles aux mentons mouvants, saintes redoutables velues, fées mesureuses de la vie, vous de l'église montagnaise de la mort, vous aux ciseaux, vous qui vous arrachez avec une rêveuse précision des poils de vos mentons tout en compulsant les comptabilités de toutes vies, vous, vieilles aux mentons avancés et aux gencives cisailles, sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite remuées, rendez-moi mes mortes et mes morts, faites que je les croie en quelque sublime part. Après on verra, vous me couperez tendrement les jugulaires s'il le faut. Ne soyez plus méchantes, soyez bonnes, repentez-vous, redonnez-moi mes mortes et mes morts.

Vous, vieilles aux mentons, blanchisseuses de l'église montagnaise de la mort, vous, trois étendues et concierges sous le papillon de gaz de la loge de la mort, vous, vieilles déesses, redonnez, redonnez-moi mes mortes et mes morts, redonnez-moi ma mère, redonnez avant que l'heure sonne où vous soulèverez le rideau devant moi qui hurlerai comme dans le rêve, où le rideau énorme sera soulevé devant moi hurlant de peur, hurlant pour ne pas entrer dans la montagnaise noirceur humide de l'église de la mort, église odeur de terre où les paupières s'arrêtent et où l'on suffoque de ne plus vivre bientôt. Vous, Clotho, Lachésis, Atropos, redonnez, vieilles chéries, vous aux visages de lézardes, trois vieilles concierges étendues de la mort, redonnez avant que je tire le cordon qui est un enfant sacrifié, redonnez avant que je tire le cordon qui ouvre la porte enjolivée du métro de la mort, redonnez, bonnes fées tricoteuses, repentez-vous, redonnez, redonnez au moins celle qui est derrière le rideau, redonnez, redonnez-moi ma mère.

Étendues, les trois vieilles tricotent dans les buées buandières de la loge blanchisserie ou presbytère de la mort, et chaque point à l'endroit est une vie, et chaque point à l'envers est une mort, et ça rigole, ces

vieilles, tandis que significativement yodlent dehors des nains sans doute, des nains dans la lande agitée par des disputes et un vent altéré, et ça rigole au chaud de la loge, au chaud étouffant d'humeurs, ça rigole sous cape, ces vieilles constamment vengées qui font semblant de ne pas me voir près de leur jaune canari et de la vieille poule rouge follement bavardant sur un crâne juchée, tandis que des choses, des pulpes odieuses, mijotent sur les braises surveillées par un autre enfant martyr.

Oh, les vieilles salopes, elles ont combiné mon malheur depuis longtemps, elles ont salement combiné ça devant la cheminée, sous le globe de sa couronne de mariée, couronne de ma mère, et ensuite elles ont salement combiné dans la rue humide, une nuit de péché, devant les décombres et le fiacre louche qui filait trop vite sur le luisant, oh, elles sont implacables, elles ne me répondent pas, oh, étendues elles tricotent, ces vieilles reines et Parques, et ce canari dans une cage suspendue, ce canari que l'une, étendue, montre muettement d'une longue aiguille tricoteuse, montre à sa collègue aux yeux prétendument fermés, ce canari très jaune, c'est une allusion de la vieille qui fait des signes derrière moi transpirant de ce deuil.

Assez, assez, il n'y a pas de vieilles fées, elles étaient seulement dans cet œuf de ma tête, œuf parfois gâté de malheur, pourri de brève folie. Non, il n'y a personne à invoquer, personne ne me rendra mes morts, et Dieu est muet, et mes morts aimés sont dans des cimetières, sont parallèles et solitaires, et ne songent plus. Assez souffrir. Je ne veux plus relire les lettres de ma mère morte, plus relire les lettres de Marcel mort, plus relire les lettres de Diane morte, lettres dont j'ai peur lorsque je les rencontre, et je ferme les yeux pour ne pas les voir, et je les range, les yeux fermés.

Douze mai

Et soudain Dieu a été, et j'ai balbutié dans ma joie, balbutié des remerciements éperdus, et j'ai demandé pardon, et Il m'a pardonné, car Sa bonté est infinie. Béni soit l'Éternel, ai-je crié, jeune redevenu. Béni, loué, honoré, célébré, exalté, adoré, vénéré, magnifié et glorifié soit le nom de l'Éternel, béni soit le nom de Celui qui est au-dessus de toutes bénédictions et de toutes louanges et de toutes compréhensions.

L'Éternel, ai-je crié de nouveau, jeune redevenu, annonçant l'Éternel à ce mur de ma chambre, puis à cet autre mur, fort affairé, vieillard adolescent, de ridicule joie frappant du talon comme un âne sauvage, puis allant à la fenêtre, regardant mes bien-aimés qui ne savent pas que j'ai reçu l'annonce et le message, ne savent pas que je pleure de bonheur en les regardant absurdement de tout amour.

L'Éternel ! leur ai-je clamé derrière mon rideau à la fenêtre. Vous ne savez donc pas, bien-aimés, Il est ! ai-je crié, exaspéré de joie. Il est, chers crétins athées, Il est ! Vous aurez beau faire, Il est ! Et j'ai tenu ma vérité comme un enfant contre sa poitrine tient un agnelet, et j'ai crié qu'Il est, et que tout ce que les athées disent est faux, car Il est, et que tout ce que les religieux disent est faux, mais qu'Il est ! Et en un tremblement j'ai su Dieu, l'Inexprimable, l'Existant, l'Inconnu, le Créateur du ciel et de la terre et de ma mère. Il n'est pas comme les religieux disent, me suis-je écrié, mais Il est terriblement, et c'est sur Ses autels que mes ancêtres ont brûlé l'encens ! Et soudain j'ai eu peur de ma joie. Dieu est, je le sais, ai-je redit en cette sainte nuit. Mais le saurai-je encore demain ?

Quatorze mai

Assez, assez de ces faibles éclairs de foi voulue. Si Dieu était, je serais le premier à le savoir, car qui plus que moi pourrait L'aimer ? Non, il n'est pas, et c'est la fin de ma folie.

Ainsi sorti de cette fugitive croyance, je dis et redis que je révère le Dieu d'Israël, ce Dieu en qui je ne crois pas, mais qui me fait trembler d'amour parce qu'il est né du cœur de mes patriarches et juges et prophètes bien-aimés, parce qu'il est sublime et saint, parce qu'il est notre Dieu. Il est la création de mon peuple. Il est l'âme de mes prophètes projetée vers le ciel. Israël n'est pas l' élu de Dieu, mais Dieu est l' élu d'Israël.

Hébreu inconséquent, j'aime aller L'adorer en Son temple. C'est alors, et toujours avec un tremblement dans mes os, que je m'incline devant Sa sainte Loi portée en procession, Sa Loi que j'aime et vénère de toute mon âme. Et c'est de toute mon âme juive que je m'incline devant les rouleaux de la Loi en passage de majesté, et je baise, enveloppés de velours et d'or, les saints Commandements, et des larmes me viennent, et je répète en moi-même l'appel sacré. Écoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un.

Une voix en moi parle soudain avec dureté. Ô fou, me dit cette voix, fou qui sans cesse crois et sans cesse ne crois pas, arrête ce maléfique ridicule jeu. Sois un homme de sérieux propos, me dit cette voix. Je l'écoute, cette voix, j'en reconnais la vérité, mais humblement je réponds que je n'y peux rien et ainsi suis-je. Dès que je crois, je trébuche, et je ne crois plus. Dès que je ne crois plus, je me relève et je veux croire, de toute âme et de tout amour croire.

Dix-sept mai

Ô vous, mes frères de la terre, compagnons desquels je me tiens à distance, compagnons de la même galère, dites-moi, dites, tandis que je tiens une invisible coupe levée, dites ce que je suis venu faire en ce médiocre banquet. Du fond des âges infinis, je suis venu, et me voici, si provisoire. Pourquoi, et est-ce pour rien, et n'y a-t-il vraiment rien ? Mon heure à moi, infime mobile, est venue et va piteusement disparaître. Où et pourquoi ? Les immobiles morts savent peut-être. Que de savoirs enfouis.

Pauvre de moi, je mourrai, et on m'enfouira dans de la nature à jamais. Et où seront mes joies et mes chants vers Diane en nos débuts, mes chants dans l'auto vers elle, vers elle en robe roumaine, elle sur le seuil et sous les roses en merveilleuse robe m'attendant ? Et où ce soir exquis où j'étais un naïf écolier de neuf ans, et j'avais commencé avec tant d'absurde enthousiasme et d'inutile foi un cahier neuf auprès de ma mère paisible qui respirait doucement et cousait et regardait son petit garçon écrivant ses devoirs sous le rond lumineux de l'amicale lampe à pétrole. Où, dites-moi, où ces bonheurs allés ?

Apparaissez, peuples qui nous dévoriez à pleine gueule. Allons, sangle tes chevaux, arme de bronze tes chefs et tes guerriers, Pharaon, seigneur de la double maison. Que tes chars de guerre foncent sur nous à grand fracas, et qu'il ne reste plus un seul Hébreu, ainsi que tu l'as proclamé. Et vous, Assyriens mordus de balafres, fiers en vos larges cuirasses, aiguiser vos flèches et percez ce petit peuple Israël. Bande tes arcs, roi du pays des Philistins. Assujettis ton casque et affine ton épée, roi de Tyr. Prenez vos boucliers, hommes de Sidon et de Damas, hommes de Dédan et de Théma, et que les glaives battent de rouge vos cuisses aux poils bleus. Venez et luttons. Venez, rois noirs qui vivez au désert. Jetez vos manteaux de crin fauve, hérissez de dards vos ceintures. Levez les tentes, roulez les cordes. Et que les chameaux lamés de cuivre soulèvent les grandes poussières. Venez et luttons, roi de Zimri, roi d'Élam, roi de Médie. Donnez les ordres, et que vos eunuques distribuent frondes neuves et balles d'argile. Allons, chefs et rois, détruisez à jamais cette misérable petite race, et châtiez son insolence à se déclarer servante d'un Dieu sans visage. Daigne aussi, matrone à la croupe énorme, Dame puissante de Babylone, pilon de la terre en clameurs, daigne abattre ces insensés adorateurs d'une Loi d'humaine sainteté. Abats-les, et tes dieux te soutiendront par les aisselles. Viens et tue par la pique, la hache et la massue. Et vous, fières milices du peuple romain et du Sénat, légions en ordonnance grave, que se lèvent vos litières à panaches, que se dressent vos faisceaux, que vos masses s'ébranlent et qu'elles détruisent ces adorateurs d'un Dieu unique. Approchez et luttons, peuples puissants, peuples nombreux. Approchez, les faibles brebis attendent. Et voici, un silence a répondu à mon défi, car les puissants ennemis de mon peuple ne sont plus, ne sont qu'ossements et poussières. Mais Israël est vivant, Israël israélien, hardi et rieur et fort sous le soleil de son ciel retrouvé.

En ce jour me revient un autre chant de ma jeunesse, chant adressé à ce Dieu auquel de toute âme je croyais. Éternel, Dieu de mes pères, Dieu de la terre et Dieu des mers, le souffle de Tes narines renversait les monts, Ta droite libérait le tonnerre, et les grands vents portaient Tes ordres. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Tu donnais l'heureuse vieillesse à Tes patriarches et Tu vivais sous les tentes dépliées au soir dans les vallées, Dieu qu'adoraient mes pères au matin, parmi l'appel des bœufs, des boucs et des chameaux. Dieu des tempêtes et Dieu des tourbillons, Dieu rancunier, Dieu grondeur, Tu lançais sur les villes injustes le soufre avec le feu, Tu broyais les impurs, Tu terrassais les méchants. Éternel, notre Dieu, Tu nous as sortis de la maison de servitude, Tu as châtié Pharaon de Ta main puissante, Tu as fait briller de grands prodiges et Tu as écarté la mer comme une femme impure afin que sortent Tes armées, les tribus d'Israël. Notre Dieu, par le feu sur les lèvres Tu sacrais Tes prophètes, forcenés hurleurs aux carrefours, qui menaçaient debout devant les rois, et souffletaient les puissants, et rugissaient Tes sentences, Rageur d'Israël. Dieu saint, Dieu de colère et de bonté, force de mes pères louangeurs, vêtus d'or et de fin lin, qui T'offraient les agneaux, le froment et le vin. Éternel, mon Dieu, Tu m'as béni par le sang en mes veines, Tu m'as ceint de vie, Tu m'as casqué de connaissance, et mes genoux fléchissent devant Toi, mon Dieu, car Ton alliance est toujours en ma chair.

Assez, car tout cela est du passé et cette vénération est tarie. Assez, et reviens à ce que tu crois vraiment, reviens à ta folie de la Loi de ton peuple, folie qui est ta consolation d'être privé de Dieu. Faute de ce cruel et sourd et bien-aimé, j'aime que mes frères, les Juifs pieux des ghettos, j'aime qu'ils vénèrent la Loi de Moïse et qu'elle leur soit aussi importante que Dieu, j'aime qu'ils donnent des noms étincelants à leur Loi d'humaine grandeur et qu'ils l'appellent la Fiancée, la Couronnée. J'aime que leurs rouleaux de parchemin où la sainte Loi d'antiquité est inscrite en caractères sacrés, j'aime qu'ils soient surmontés de naïves couronnes, qu'ils soient enveloppés de velours et d'ors maladroits, car mes frères juifs ne sont pas doués pour les belles abominations, mais leur Loi ils l'aiment de tout leur cœur.

Ô saints rouleaux de la Loi en grave procession dans la synagogue, les fidèles les baisent, et de toute âme je m'incline, et avec un émoi dans ma poitrine, émoi devant cette majesté qui passe, je les baise aussi, et c'est mon seul acte d'adoration dans la maison de ce Dieu auquel je ne crois pas mais que de toute âme je révère.

Ô mes anciens morts, ô vous qui par votre sainte Loi et vos Dix Commandements avez déclaré la guerre à la nature et à ses animales lois de meurtre et de rapine, lois d'impureté et d'injustice, ô mes saints prophètes, sublimes bègues et immenses naïfs embrasés, ressasseurs de menaces et de promesses, jaloux d'Israël, sans cesse fustigeant le peuple qu'ils voulaient saint et hors de nature, le fustigeant d'aimante colère, et tel est l'amour, notre amour.

Ô mes anciens morts, je veux vous louer et louer votre Loi, car c'est notre gloire de primates des temps passés, notre royauté et divine patrie que de nous sculpter hommes par l'obéissance à la Loi d'antinature, que de devenir ce tordu et ce merveilleux étrange surgi, cette difforme et sublime création, cet être nouveau et parfois contrefait, car ce sont ses débuts maladroits, et il sera mal venu et infirme pendant des siècles, cet être encore déjeté mais merveilleux aux yeux divins, cet étrange non animal et non naturel qui est l'homme, et qui est la glorieuse fabrication de notre Loi et de ses saints Commandements.

Grandiose folie. Un beau jour, un très beau jour et qui est la gloire de l'univers, un de mes ancêtres, être de la nature et membre de l'espèce animale, a décidé follement le schisme, a décidé ridiculement, sur ses deux jambes velues et encore torses, qu'il ne voulait plus être de la nature et obéir à ses lois. Il a décidé qu'il obéirait aux Commandements nouveaux qu'il inventait au nom de Dieu qu'il inventait aussi, Commandements sublimes qui allaient, de par sa volonté, le transformer en homme. Vers quelle impossible et merveilleuse aventure désespérée cet anthropoïde s'est lancé ! Ne m'en veuillez pas de tant répéter cette vérité qui me foudroie de beauté avec un cri de destin royal. Cette vérité, je ne la répéterai jamais assez, ma vérité aimée, royale et belle, je le jure, à qui la voit, veut la voir.

En vérité, c'est notre héroïsme désespéré que de vouloir ne plus être ce que nous sommes, et c'est-à-dire des bêtes soumises aux lois de nature, animales lois de meurtre, de cruauté et de rapine, lois d'impureté et d'injustice, c'est notre héroïsme désespéré et superbe bravade que de vouloir être ce que nous ne sommes pas, et c'est-à-dire

des humains. Car il n'y a rien, car l'univers n'est pas gouverné et ne recèle nul sens que son existence stupide sous l'œil morne du néant. En vérité, c'est notre grandeur que cette obéissance à la Loi de Moïse et à ses Dix Commandements, obéissance que rien ne justifie et ne sanctionne, rien que notre volonté folle, sans espoir et sans rétribution. Alléluia. Tout cela, je l'ai peut-être dit ailleurs, mais je dois le redire, car je suis le seul à le dire, le seul à connaître la grandeur de mon peuple, ignorée de mon peuple, le seul à la lui dire, et une fois encore je lui annonce cette grandeur.

Ô mes Juifs, connaissez votre peuple, vénérez-le d'avoir voulu le schisme et la séparation, d'avoir décidé devant le mont Sinaï, d'avoir follement décidé qu'il ne voulait plus être de la nature et obéir à ses animales lois, d'avoir décidé qu'il obéirait à la Loi morale, Loi nouvelle qu'il inventait et qui allait, de par sa volonté, transformer le primate en homme. Hélas, ils ne voient pas et ne verront pas ma vérité, et je reste seul et morfondu avec ma vérité.

Onze juin

Je veux tout aimer de mon peuple Israël, et même ses minables et leurs travers, chers travers que je dois vénérer, travers de l'exil et de l'infortune, bosses et plaies d'un grand peuple malheureux, tordu par des siècles de tourments courageusement supportés, bosses et plaies, tristes fruits de la fidélité imbroyable de mon peuple et qui m'en sont les rappels, rappels de sa ténacité à refuser l'anéantissement, rappels de sa condamnation à l'héroïsme de tous les jours, condamnation à la vitale ingéniosité, aux anxieuses neurasthéniques combinaisons pour durer et survivre et garder son âme dans un monde ennemi, garder sa sainte Loi d'antinature. Louange donc aux travers de mon peuple, bosses et plaies, fleurons biscornus de sa couronne.

Je veux tout aimer de mon peuple Israël, je veux aimer ses merveilleux travers de vieux peuple offensé, je veux aimer les chers grands nez moqués de mon peuple, nez tourmentés par les angoisses, nez flaireurs de dangers, nez élargis par le perpétuel reniflement des dangers et des exodes forcés. Je veux aimer les dos voûtés de mon peuple, dos voûtés pour follement se faire moins visibles et échapper aux méchants, dos voûtés par les peurs et les fuites et les courses haletantes dans les ruelles dangereuses au long des siècles, dos voûtés par les ruminations du malheur, dos voûtés d'un grand peuple, incessant lecteur de son Livre saint, séculairement penché sur sa Loi d'antinature et ses Dix Commandements.

Mais voyez comme Israël est jeune soudain, peuple libre à Jérusalem, adolescent et beau, et sans plus les bosses de l'exil, Israël israélien. Et il est justice et courage et témoin pour les peuples qui s'étonnent, et sous le soleil de son ciel il n'y a plus de minables, mes minables chéris, infortunée progéniture de tourments séculaires. Et voyez comme en terre d'Israël les fils de mon peuple revenu sont calmes et fiers, et paysans de noble prestance, et contre leur gré hardis guerriers, s'il le faut. Ô frères chrétiens, apercevez enfin le vrai visage de mon peuple et aimez mon peuple, aimez Israël qui vous a donné le Dieu de sainteté et le Livre d'antinature et votre prophète qui était amour.

Douze juin

Ignorants de votre peuple, mes frères juifs, écoutez sa grandeur qu'aujourd'hui je vous annonce, et apprenez qu'il est, malgré ses tares et ses erreurs, un prince en humanité, ennemi de la nature et des immondes lois de nature. Telle est sa couronne, tel le secret de sa durée. Et, en vérité, quoi d'étonnant que le peuple hitlérien, peuple de nature, ait détesté Israël, peuple d'antinature. Écoutez parler Hitler et ses hommes. Écoutez le remplaçant de Hess affirmer que l'Allemagne ne veut obéir qu'aux lois de la nature. Écoutez Hitler s'attendrir sur les animaux qu'il déclare ses frères, écoutez-le dire à Rauschning que la nature est cruelle et que nous devons être cruels comme elle. Écoutez-le dire encore à ce Rauschning, dire textuellement que le Juif est beaucoup plus éloigné de l'animal que l'Aryen, que le Juif est étranger à l'ordre naturel, que le Juif est un être hors nature. Ah, comme l'ennemi connaît son ennemi !

Treize juin

Car voici, l'homme hitlérien a entendu, et plus écouté que d'autres, la jeune voix ferme qui sort des forêts de nocturne épouvante, silencieuses et craquantes forêts. Avec une ivresse d'aurore, elle chante dans la nuit, elle chante, cette voix tentatrice sous les rayons de lune, elle chante les lois suprêmes de la nature, cette voix dans la nuit dangereuse. Elle chante que les lois de nature sont le droit de tuer pour survivre, sont l'insolente force, le vif égoïsme, la volonté de puissance, la domination, la preste ruse, l'exubérance du sexe, la gaie cruauté qui détruit en riant. Mélodieuse et égarée, cette voix de nature glorifie la guerre et sa seigneurie, les corps nus et bronzés au soleil, les muscles, qui sont souples serpents entrelacés dans le dos de l'athlète, la beauté et la jeunesse qui sont force, la force qui est pouvoir d'abattre et de tuer. Captivante et folle, cette voix chante et glorifie l'assouvissement de tous désirs, la noble conquête, le mépris de la femme et du malheureux, la dureté et la violence, les vertus du guerrier, les aristocraties qui sont filles de la force et de la ruse, la vitale et superbe injustice, la sainteté du sang répandu et la noblesse des armes, le servage du faible, la destruction du mal venu, le droit sacré du plus fort, et c'est-à-dire du plus apte au meurtre.

Elle chante, cette voix, et elle glorifie l'homme de nature qui est un pur animal et de proie, le fauve qui est noble et parfaite créature, un seigneur sans l'humilité née de la faiblesse. Elle chante, cette voix attirante et souveraine des forêts, chante la louange des dominateurs, des intrépides et des brutaux. Soyez durs, dit cette voix de gai savoir, soyez animaux, répète un écho de bacchantes. Et cette voix de nature, de tant de voix de poètes et de philosophes accompagnée, se rit de la justice, se rit de la pitié, se rit de la liberté, et elle chante, mélodieuse et convaincante, chante l'oppression de nature, l'inégalité de nature, la haine de nature, la tuerie de nature. Voici, je vous apporte de nouvelles tables et une nouvelle loi, dit-elle, et c'est qu'il n'y a plus de Loi. Évohé, les commandements du Juif Moïse sont abolis, et tout est permis, et je suis belle et mes seins sont jeunes, crie la voix dionysiaque avec un rire enivré dans la forêt où commencent maintenant à grouiller les affairéments de la création et où, avec le soleil apparu, tous les petits morceaux de nature s'agitent irresponsablement pour assassiner et vivre.

Telle est la voix de la nature. Et, en vérité, lorsque les hommes de Hitler adoraient l'armée et la guerre, qu'adoraient-ils sinon les canines menaçantes du gorille debout, tout trapu et pattes tordues devant l'autre gorille ? Et lorsqu'ils chantaient leurs anciennes légendes et leurs ancêtres cornus, oui cornus, car il s'agit avant tout de ressembler à une bête, et il est sans doute exquis de se déguiser en taureau, que chantaient-ils sinon un passé tout de nature, un passé animal dont ils avaient la nostalgie et par quoi ils étaient attirés. Et lorsqu'ils exaltaient la force et les exercices du corps et les nudités au soleil, lorsqu'ils se vantaient, comme Hitler ou leur Nietzsche, d'être inexorables et durs, qu'exaltaient-ils et que vantaient-ils sinon le retour à la grande singerie de la forêt préhistorique ? Et en vérité lorsqu'ils massacraient ou torturaient mes Juifs, ils punissaient le peuple ennemi, le peuple de la Loi et des prophètes, le peuple qui a voulu l'avènement de l'humain sur terre. Oui, ils savaient ou pressentaient qu'ils étaient le peuple de nature et qu'Israël était le peuple d'antinature, porteur d'un fol vouloir que le naturel abhorre, et d'instinct ils exécraient le peuple contraire qui fit Dieu son élu et qui, sur le Sinaï, déclara la guerre à la nature et à l'animal en l'homme.

De cette guerre, la religion juive et la religion chrétienne portent témoignage. Dans la vieille religion, Dieu qui est le tempérament du prophète juif, colérique et bon et si naïvement sérieux, Dieu édicté sans cesse. Par Sa Loi morale et Ses saints Commandements, Il dit tout ce que, pour devenir homme et se débarrasser de la tare naturelle et animale, le fidèle doit faire et surtout ne pas faire, les activités naturelles dont il doit s'abstenir. L'interdiction de tuer est le premier des Commandements de la Loi, le premier cri de guerre lancé sur le Sinaï contre la meurtrière nature. Ô fierté et tremblement dans mes os à la synagogue lorsque le descendant d'Aaron ouvre l'arche, en sort la sainte Loi et la présente aux fidèles.

Issue de mon peuple, la religion chrétienne a transformé la gentilité, et par elle, sur d'immenses territoires, l'homme est devenu humain. Nouvelle naissance, nouvel homme, Adam nouveau, salut par la foi, imitation du Christ, grâce rédemptrice effaçant le péché originel, péché qui est en réalité la tare naturelle et animale, ces notions chrétiennes procèdent toutes de la même volonté juive de transformer l'homme naturel en homme humain. Ainsi, par d'autres voies, plus intérieures, le même but est atteint qui est l'humanisation de l'homme. Ces deux filles de Jérusalem, la juive et la chrétienne, en son mont d'où il aimait à contempler sa chère nature, Hitler les haïssait également, car toutes deux sont reines d'humanité, ennemies des lois de nature. Qu'elles le sachent ou non, qu'elles le veuillent ou non, les plus nobles portions de l'humanité sont d'âme juive et se

tiennent sur leur roc qui est le Livre de mon peuple.

Vingt-cinq juin

Je suis sorti, mais dans ce pré devant la maison il n'y avait qu'un chat errant qui m'a regardé avec crainte, m'a regardé avec les yeux de ma mère, ses yeux de maintenant et qui m'ont fait peur. Les morts aimés sont effrayants à minuit, et ils revivent de vous effrayer. Alors j'ai contemplé le ciel de juin, comblé de clartés aimantes et de bons secrets. Beau ciel, lui ai-je dit, spectateur immémorial, infinie corbeille de regards compatissants, dites à ma mère, dites à mes morts que je contemple vos feux, dites-leur mes larmes où brillent vos étoiles qu'ils contemplent peut-être de quelque sublime part. Dites-leur que malgré tout j'espère, que malgré tout je crois et m'efforce de croire que je les reverrai, car Dieu m'aime, m'aime en silence et peut-être que tel est Son amour. Oui, malgré mes heures d'incroyance, je persiste follement à dire que Dieu m'aime de toute Son âme à la mienne pareille. Il m'aime comme je L'aime, me suis-je annoncé ridiculement d'une voix vibrante. Il ne me fera pas ça, me suis-je annoncé. Je ne mourrai pas mais je vivrai, et Il me rendra ma mère, Il me rendra mes morts, me les rendra en toute vie dans le pays où il n'y a pas de temps.

Vingt-six juin

Oui, hier soir j'étais sûr de nouveau, sûr une pauvre fois de plus, et je croyais, et Dieu était en ma poitrine. Mais ce n'était que folie de faible fils frémissant de frêle ferveur. Et ce matin, c'est une fois de plus le désespoir transpirant dans le désert de vérité. Car je suis condamné à l'horrible honneur de lucidité, et il ne suffit pas de vouloir de tout cœur enfantin que Dieu soit pour croire qu'il est, ni d'avoir peur de la mort pour affirmer la vie éternelle.

Non, il n'y a pas de paradis. Le deuil de ma bien-aimée sera mon seul paradis, le seul paradis auquel je puisse croire, paradis qui sera sa douleur, douleur de mon absence, douleur de mon lit vide, douleur de mes manuscrits inachevés. Oui, tel est le paradis auquel je crois, paradis où je serai aussi longtemps que ma bien-aimée vivra, ma bien-aimée, la seule fidèle. Nulle part, ce paradis, qu'en sa mémoire de mes gestes absents, de mes inflexions disparues, de mes rires éteints, de nos entretiens abolis. Après elle, personne. Et nous nous décomposerons, ma mère et moi, mon Marcel et moi, tout solitaires, dans l'effrayant abandon des morts. Ô morts, combien vous êtes lointains, parallèles morts sous votre terre, et combien seuls, poignants en votre durable abandon.

Trente juin

Las d'écrire, j'ai pris le petit miroir et je me suis regardé, un humain bizarrement arrivé en cette planète, un descendant et héritier des premières espèces du monde vivant, fortuitement apparues, il y a des millions ou milliards d'années ou de siècles, sur cette étrange boule infiniment tournante, un descendant et légitime héritier des fortuites bactéries sommaires, fortuitement devenues, après tant de millions ou milliards d'années ou de siècles, des êtres unicellulaires frémissants et ondulants dans des mers très anciennes, calmes effrayantes matrices.

Ô mon vieil ancêtre unicellulaire, petit solennel réceptacle de cette vie très ancienne, vie qui est maintenant mienne et le legs dont je suis le bénéficiaire, au bout de millions ou milliards d'années ou de siècles, le provisoire bénéficiaire et dépositaire après les infinies fortuites mutations des invertébrés lentement fortuitement se vertébrant et lentement fortuitement devenant poissons primitifs, puis lentement fortuitement sortant de la mer, pour lentement fortuitement s'installer sur terre, et lentement fortuitement devenir amphibiens, plus tard devenus lentement fortuitement reptiles, dont lentement fortuitement ont dérivé les mammifères porteurs de cette vie dont je suis l'éphémère héritier. Ô ma petite vieille vie en moi, vie qui vient du fond des âges et qui va disparaître à jamais, avec ses tendresses, ses joies et ses amours et cette faim de Dieu inassouvie.

Treize juillet

Je pense soudain au père de mon père, un vieillard de haute taille, sage et puissant, que j'ai aimé et respecté. Il était le président de la communauté israélite de Corfou et il le resta pendant une trentaine d'années. Lorsque le roi et la reine de Grèce venaient dans cette île passer leurs vacances d'été, c'était mon grand-père qui, traditionnellement, allait leur présenter les vœux de la communauté juive en même temps que ses hommages personnels. Hommages tout familiers d'ailleurs, puisqu'il ne craignait pas, lors d'une de ces visites, de demander à la reine si elle avait des espérances et si le jour était proche où ses sujets pourraient la féliciter d'un heureux événement.

Lors de ma treizième année, je l'ai revu à mon retour à Corfou, pendant quelques semaines. Un patriarche, mon grand-père. À la synagogue, et même parfois dans la rue, ses administrés lui baisaient la main. À la maison aussi, lorsqu'il arrivait, sa femme, ses fils et ses filles lui baisaient la main. Moi, selon un rythme instinctif, venu de quelque lointain passé, je baisais trois fois sa lourde main tout en m'inclinant à chaque reprise. Je revois nos repas. Mon grand-père et les mâles de la famille attablés, ma grand-mère et ses filles debout et servant, affairées, effarées, transpirantes. Ce petit monde vivait quasiment cloîtré, presque sans contacts avec la collectivité chrétienne et dans une stricte orthodoxie. C'est ainsi que le matin du sabbat, après l'office de la synagogue, l'escalier de la maison de mon grand-père se remplissait de pauvres attendant le repas de traditionnelle charité que ma grand-mère, aidée de ses filles et de ses servantes, allait leur apporter.

Après le dîner, mon grand-père m'emmenait parfois dans sa chambre. Là, assis dans un imposant fauteuil, il me traitait avec une princière affection, et même avec une sorte de considération, due sans doute à mon double droit d'aînesse, premier fils que j'étais de son fils aîné. Il me disait la beauté des lois et ordonnances de notre sainte Bible, me disait la grandeur du Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu. Je l'écoutais, les yeux levés vers lui et la bouche un peu entrouverte, et je l'admirais qui me promettait que l'Éternel ordonnerait en faveur de Son peuple des prodiges aussi grands que la sortie d'Égypte. Sa lourde main sur ma tête, il me psalmodiait les derniers versets du prophète

Amos. « Je ramènerai les captifs de mon peuple Israël, Ils rebâtiront les villes dévastées et ils les habiteront, Ils planteront des vignes et ils en boiront le vin, Ils établiront des jardins et ils en mangeront les fruits. Je les planterai dans leur pays, Et ils ne seront plus arrachés du pays que Je leur ai donné. Ainsi dit l'Éternel, ton Dieu. » J'écoutais mon grand-père et je le croyais, et j'aimais notre Dieu qui nous ramènerait un jour à Jérusalem. C'était si beau que les larmes me venaient et je l'écoutais avec passion qui me contait alors les hauts faits de notre roi David et de notre roi Salomon, bénis soient-ils.

Mon grand-père me disait aussi les privilèges de ceux qui ont nom Cohen et qui sont la caste sacerdotale et les descendants du grand prêtre Aaron, frère de notre maître Moïse. Notre nom signifie prêtre en hébreu, me disait-il, et ainsi tu es, toi, le prêtre Albert, par droit de naissance et selon la volonté de l'Éternel. Je l'écoutais avec ravissement m'expliquer que seul un nommé Cohen, et non le rabbin, avait le droit de bénir les fidèles à la synagogue, de les bénir par les mains écartées en deux rayons, rayons qui sont le rappel des deux lumières hors du front de notre maître Moïse, béni soit-il. Dites, seigneur grand-père, dites la bénédiction des prêtres. Alors, il m'expliquait que, la tête recouverte du châle rituel et chaque main sacerdotale en deux rayons écartée, le descendant d'Aaron psalmodiait la prière des prêtres, appelée Birkat Cohanin en la langue sacrée. Dites encore, seigneur grand-père. Alors, il m'expliquait les privilèges que notre sainte Loi accordait à ceux qui portaient notre nom très ancien, progéniture d'Aaron, seigneurs et prêtres en Israël. De tous ces privilèges, celui qui me plaisait le plus était le droit à toutes les prémices, à savoir les premiers fruits de la terre, les premiers animaux nés du troupeau, et le premier enfant né d'une fille d'Israël. Émerveillé, la bouche un peu ouverte, j'écoutais la cérémonie d'offrande, le père qui tendait son premier-né à un descendant d'Aaron, puis lui remettait une piécette d'argent en signe de rachat et reprenait son bambin. Encore, seigneur grand-père, encore, et je lui baisais de nouveau la main. Alors il me racontait et je frissonnais de fierté en apprenant que tout porteur de mon nom avait le pouvoir, par l'apposition des mains, de guérir les écrouelles, et que l'entrée d'un cimetière lui était interdite en son vivant, car le cimetière est lieu d'impureté. Je m'enorgueillissais absurdement et je trouvais excellentes les prescriptions de notre religion.

Vingt juillet

Souriant sans gaieté, je pense à quoi s'intéressent mes frères humains, à quoi ils s'occupent. Sans parler de leurs camps d'extermination de naguère, de leurs fours crématoires et de leurs continuelles guerres, je pense à leurs effrayantes usines nucléaires, diaboliques à déchets meurtriers dont ils ne savent pas et ne sauront pas comment se débarrasser. Et ils se régalent de leurs radiations mortelles, singes savants en adoration devant leur boîte de mort, et se réjouissant, les fous, de l'avoir ouverte. Et leurs chefs et comédiens politiques, importants et heureux en leurs ventres et leurs discours, oublieux de leur mort prochaine, se régalent de leurs fusées et missiles, et s'enorgueillissent de leurs bombes à hydrogène ou à neutrons, destinées à d'imbéciles et proches massacres.

Condamnés, me dit une voix, les hommes de notre planète sont condamnés, car toujours ils ont, en fin de compte, utilisé les armes qu'ils ont inventées. Condamnés, oui, et ils disparaîtront, tués par leur méchanceté, tués par leur dernière invention, la plus affreuse, l'implacable aux atomes. Oui, tôt ou tard, il y aura, il ne peut pas ne pas y avoir, des guerres nucléaires ou pires que nucléaires, et enfin une grande dernière. Et cette fois, les hommes disparaîtront à jamais, singes trop savants empoisonnés par les malices de leur science.

Ô notre chère planète qui fut belle et peut-être unique, à jamais déserte bientôt. L'espèce humaine, si merveilleuse malgré tout, celle de Beethoven et de Mozart, va disparaître, assassinée par son ingénieuse méchanceté. Et les musiques de Beethoven et de Mozart ne seront plus, auront disparu à jamais de la planète silencieuse, n'auront jamais été. Que je meure bientôt, je peux m'en consoler. Mais que disparaissent à jamais nos humaines richesses accumulées, les beautés des grands et des nobles, leurs musiques et leurs livres, rassurantes tendresses et inutiles efforts, de cela je ne me console pas.

Aujourd'hui, jour de mon anniversaire, j'entre dans ma quatre-vingt-quatrième année. Et je pense à ce jour de mon enfance, jour de ma dixième année, jour que j'ai conté dans mon dernier livre, triste jour où je fus chassé de la communauté humaine, enfant tendre envoyé dans une injuste vie d'exil. Ce jour de mes dix ans fut un jour de nouvelle naissance où je perdis toute foi, jour d'un nouveau regard, un regard juif qui me vint à jamais, regard de tristes yeux qui savent, regard sans espoir et sans foi et sans illusion, regard tout mélancolique et mécréant. Et depuis ce jour, tristement parti à la rencontre de la vie, j'ai vu et j'ai su et j'ai jugé.

Au long des années, j'ai vu et j'ai jugé. J'ai vu les causes misérables de la naissance d'une amoureuse passion. J'ai vu comment, toujours, la plus ardente passion s'étiole. J'ai vu ce qui attend les nobles amants s'ils se condamnent à vivre délicieusement seuls, hors du compagnonnage humain. J'ai vu que dans la solitude, sans les vitamines du social et privée des fortifiants obstacles, la passion la plus ardente agonise vite dans le désert des délices. Moribonde, elle revit un temps, la pauvre, par la lugubre luxure ou par la bestiale jalousie, et ensuite elle meurt. J'ai vu et j'ai jugé. J'ai vu la vanité de l'amour du prochain. J'ai vu que les amitiés désintéressées ont d'étranges racines d'intérêt. J'ai vu la misère des plaisirs, qu'ils disent, de la chair. J'ai vu que l'épouse la plus aimante a d'étranges rêves dont elle ignore qu'ils sont infidèles, et j'ai su que, si l'imbécile Othello devenu fou l'y forçait, la fidèle Desdémone éprouverait plus de déplaisir à partager la couche d'un bossu que celle d'un bel adolescent. J'ai vu que les veuves désespérées continuent à se farder après la mort du bien-aimé. J'ai vu la fidélité provisoire des disciples. J'ai vu les abandons des mères et des pères par les fils et par les filles. Ô tristesse de la fatale mécréance. Mais le pire, peut-être, est que tant de fois j'ai vu et rencontré la haine du Juif. Ô mes frères antisémites, pauvres frères en la mort, êtes-vous vraiment heureux et fiers d'être haineux ? Et est-ce là vraiment le but que vous avez assigné à votre pauvre courte vie ?

J'ai vu et j'ai jugé. J'ai vu la misère de l'honneur, loué comme sentiment noble et qui est préoccupation du jugement de la tribu et

souci de continuer à en être membre. J'ai vu la misère des religions, magies d'angoisse et d'enfance, et j'ai vu que les croyants ont peur de savoir qu'il n'y a nul but et nulle raison en ce monde, peur aussi de savoir qu'ils mourront à jamais. J'ai vu les nations, toutes mortelles et méchantes bêtes. J'ai vu la misère des révolutions et que de nouveaux indignes chefs remplacent les anciens indignes chefs. J'ai vu de quoi sont faits les succès. J'ai vu à quel prix la célébrité s'obtient et qui sont les célèbres. J'ai vu les chefs politiques et ils m'ont paru, le plus souvent, comiques.

J'ai vu et j'ai jugé. J'ai vu les bals de charité où de jeunes mâles et femelles s'enlacent et tournent en de mineurs coïts, fiers de charitablement secourir de chers pauvres qui resteront pauvres. Oh, ces petites unions sexuelles habillées et atténuées. Le mâle tout vêtu prend la jeune fille toute vêtue et il se l'applique contre lui en une discrète copulation verticale. Et la mère de la jeune fille surveille la respectable et sociale conjonction et elle considère, satisfaite, le virginal giron filial voisin du convenable giron mâle, giron de bonne famille et de belles espérances. Et après la danse, les jeunes filles très animées, et pour cause, parlent de survolances élevées avec ceux qui viennent de les décevant triturer et quasiment saillir en l'honneur de la charité, une charité qui n'a jamais ôté une roue à une automobile de riche. Assez, assez. Car il y a pire.

Oui, il y a pire. Car j'ai su, désespérément su, que tout est sans raison et sans but dans cet univers, indifférent univers dont le maître est le morne hasard. J'ai su que, dans sa boule infiniment tournante, l'homme a été créé sans raison et sans but, issu le long de millions ou milliards d'années ou de siècles, issu et survenu à travers des millions ou milliards de fortuites évolutions et aveugles sélections, pauvre solitaire créature nue dans la morose infinité. Ô mes frères humains, combien triste est votre frère, combien triste de son lamentable savoir.

Je reprends courage ce matin, et je repousse la vision de cet horrible univers tout de hasards, univers sans Dieu créateur et saint, effrayant et aveugle et stupide univers sans but et sans raison. Je veux écrire encore et m'adresser à mes frères humains, pendant qu'il est temps. Et puis, qui sait, Dieu apparaîtra enfin, et je saurai qu'il y a un but et une raison et une merveilleuse vérité.

Ma main tient avec peine la plume, main d'agonisant bientôt, mais il faut, avant que je ne meure, de cette sage vieille plume d'or lentement allant, il faut que je dise mon horreur, absurde horreur qui ne changera pas mes frères humains, il faut que je dise bien mon horreur de la force, horreur que je suis seul à ressentir et à dire, horreur de la force qu'ils respectent et admirent et chérissent, et ils entrent en jouissance lorsqu'ils en prononcent le nom sacré. Cette horreur de la force, je l'ai dite déjà, je la redirai encore, têtue de vérité, et cela ne servira sans doute de rien.

J'ai vu tristement que les hommes, ces primates à canines, chérissent, osent chérir et respecter et admirer la force qui, physique ou sociale, n'est, en fin de compte, que le pouvoir de nuire, et dont l'ultime et secrète racine et sanction est le pouvoir de tuer, l'antique et orgueilleux pouvoir des premiers temps de l'homme, pouvoir paléolithique d'assommer le congénère, lourde pierre haut tenue puis abaissée. J'ai vu que c'est ce dissimulé pouvoir de nature qui secrètement t'émerveille, ô pauvre descendant de primates. Et j'ai vu que cette force tant admirée, et qui est pouvoir de nuire, a des déguisements qui se nomment caractère, qui est force, ou jeunesse, qui est force, ou richesse, qui est force, ou importance sociale, qui est force.

Ô effrayante vénération du fort, dangereux et adoré tueur virtuel. Ô les sourires charmés, sourires discrets, pudiques, délicats, virginaux, admiratifs, flattés, ô les ignobles sourires, attendris et chérisseurs, des assistants dévotement contemplant la chère reine d'Angleterre posant la première pierre ou embrassant la petite fille au bouquet ou coupant le ruban d'une inauguration. Ces malheureux dégustent d'être ensoleillés par les rayons d'une puissance sociale, et ils sourient. Ô leurs sourires fiers et bienheureux, sourires affreux.

Ô les foules éperdues d'amour, ô leurs acclamations vers le fort, président ou général, amateur des bains de foule. Ô leurs mains idiotement tendues en ces lamentables bains de foule, mains avides du servile délice et de la gloire de toucher la main sacrée, main sanctifiante du chef. Ô les esclaves acclamant leur dictateur adoré, mec et barbeau pourvu d'un énorme menton qui les met en orgasme putain. Ô l'incroyable admiration de Napoléon. Ô les ravissements femelles devant le fort. Ô tout ce que ces esclaves écrivains ont pu écrire sur le « sourire charmeur, si bon au fond » d'un Mussolini ou d'un Hitler. Ils trouvent toujours que les implacables puissants sont très bons, au fond.

Ô le respect des gloires militaires, gloires qui sont tueries. Ô les louanges aux chefs militaires, destructeurs et tueurs en chef, et lorsque l'un d'eux meurt, on dit gravement de lui, lors de l'oraison funèbre, qu'il fut un grand soldat, extrême louange. Et l'assistance recueillie savoure et approuve. Ô les foules énamourées, basement applaudissant le passage émouvant du champion cycliste, héros vénéré de pouvoir remuer vite ses pattes, plus vite et avec plus de force encore qu'un chimpanzé de cirque.

J'ai vu sur les visages des hommes, fils de la femme et pareils à la femme, j'ai vu cet amoureux délice, ce délice femelle d'être un vassal. Ô le sourire empressé de l'inférieur, ô son regard charmé vers le supérieur. Ô les confites têtes dévouées, dans les journaux ou à la télévision, têtes aimantes, têtes discrètement souriantes d'être auprès du supérieur et d'en recevoir les rayons, têtes ravies et pudiques et dévouées, têtes savourant l'étrange plaisir de leur faiblesse sous le soleil du puissant bien-aimé. J'ai l'esprit mal tourné, diront-ils. Oui,

tourné du côté de la vérité, de la peu enthousiasmante vérité.

Ô têtes virginales et prostituées des attachés de cabinet, avides et fiers de pouvoir bientôt fémininement tamponner d'un précautionneux buvard, au bas de l'accord international conclu, tamponner finement, tamponner doucement, tamponner gravement, tamponner avec une extrême politesse et d'une chaste main infirmière, tamponner amoureusement la signature sacrée du ministre bien-aimé, qu'ils abandonneront ou trahiront bientôt en faveur d'un plus profitable et puissant patron, à qui ils montreront tendrement leurs incisives et leurs canines, en signe d'éternelle fidélité.

De même chez les babouins, nos cousins et semblables. De même, quand le plus haut babouin apparaît à l'orée de la forêt, gaillard membru et véritable président ou général ou Premier ministre, de même, ses inférieurs et administrés, les petits babouins, mâles compris, se mettent aussitôt hiérarchiquement à quatre pattes devant la force, pouvoir de nuire et de tuer, se mettent en adorante posture féminine de réception sexuelle, en révérence d'amour et déferent dévouement devant Son Excellence le Dangereux. Oui, mon général, certainement, mon général, mes respects, mon général, s'écrient alors passionnément tous les babouins, et ils tendent aussi une patte pour le délice de toucher la sainte patte merveilleusement dangereuse ou d'épouiller l'auguste Guide, autre amateur de bains de foule.

Ô l'affreuse adoration sujette de la noble énamourée, Juliette ou Laure ou Ophélie, adoration de nature pour le cher musclé Viril, et elles lui disent tous les matins, au lever du soleil et au premier chant de l'alouette, elles lui disent qu'elles adorent son cher sourire cruel. Ô ta honte, malheureux amant aimé, et parfois un nerveux fou rire d'agacement que tu réprimes, lorsque ton idiot et chérie te loue d'être fort, ou même, si elle est particulièrement excitée, d'être Un fort, ce qui fait gorille en chef. Ô triste sujétion de nature. Et elle te dira aussi, comme ses trois susdites sœurs, elle te dira qu'elle adore ton cher sourire cruel, ce qui te forcera, ô pauvre, à lui faire un rictus carnassier pour lui plaire et la rassasier. Mon cher méchant, ajouter a-t-elle alors pour te remercier d'être un viril et dangereux, ce qui te forcera à faire des grimaces implacables afin qu'elle continue à te savourer. Tout cela, oui, alors que ton secret désir serait d'être son tendre frère et de lui apporter gentiment son petit déjeuner au lit.

Ainsi disais-je en mon temps de mécréance. Mais c'est assez de ces tristesses et je les chasse de ma pensée. Car en ce jour de ma vieillesse une croyance de salut m'est revenue avec force, imposante et belle, et je dois la dire. Malgré le bref temps de vie qui me reste, malgré aussi les sourires et les ironies qui accueilleront peut-être ce qui seul

m'importe désormais, je dois leur dire ma vérité, ma vérité chérie qu'ils ne voudront sans doute pas croire ou qu'ils diront folle. Dans deux ans ou trois ans, je serai mort, et il faut que je leur dise ma vérité, ma vérité qui est le seul véritable et possible amour du prochain, et que j'appelle tendresse de pitié.

En l'honneur de la majesté de ma mère morte et pour obéir à ce qui d'elle vit en moi, je veux dire à mes frères humains ce qui m'importe en ces dernières années de ma vie, leur dire ce que je sais être une vérité, et en quoi ma mère aurait cru, je le sais.

Ce que je veux dire d'abord, c'est que je ne peux pas prendre au sérieux l'amour du prochain, amour auquel j'ai cru en ma jeunesse et j'en sais l'attrait et le charme, et j'en ai parfois la nostalgie, mais amour qui chez les plus sincères n'est qu'illusion et s'évapore si le prochain leur demande leur fortune ou seulement la moitié ou le tiers de leur fortune. Mais si tu ne les leur demandes pas, ils t'aimeront, ces aimants du prochain, c'est-à-dire en fin de compte qu'ils te souriront. Ô ces messages dentaires d'amour. Bref, parce que Dieu, auquel ils ont la chance de croire, le leur a ordonné, ils éprouveront des sentiments aimables à ton égard, ils s'en féliciteront, et ils humeront avec satisfaction les fumets de leur supériorité morale. Bref, il s'agit ici d'une forme raffinée d'égoïsme. Cela fait du bien d'aimer son prochain et on se sent infiniment noble et distingué. Grossier, mal élevé, ce que je dis ? Je me bornerai alors à dire, pour être convenable, que l'amour du prochain est fragile et qu'il a des limites.

Comment d'amour sincèrement aimer des inconnus ou des fugaces à peine entrevus, comment les aimer par milliers ou millions, comment les aimer d'un amour véritable, de cet amour prêt au renoncement et à la privation, amour plus fort que l'attachement à soi-même ? Comment aimer ces milliers ou millions de cet amour que tu as pour ceux que tu aimes en vérité, ta mère, ta femme, ton enfant, ton ami ? Comment aimer ces milliers ou millions de ce même amour, de cet amour qui est vrai, car tu vis avec tes aimés, tu les connais et ton âme s'est attachée à leur âme, et en vérité tu les chéris. Comment de cette sublime préférence de l'autre, de cet amour qui est constant tremblement de perdre l'être aimé, de le perdre par sa mort ou par ta mort, comment d'un tel amour, seul digne de ce nom, comment de cet amour sacré sincèrement aimer des inconnus ou des fugaces par milliers ou millions ? En vérité, il y a deux amours, le vrai pour les bien-aimés et le faux pour les autres, l'amour dit du prochain. Ah, comme ils aiment peu et comme ils se contentent de peu, les aimants

du prochain ! Tout cela, je l'ai déjà dit dans un autre livre. Je le redis ici et je recommencerai tout à l'heure dans l'absurde espoir de convaincre enfin. Ainsi suis-je. Mes saints prophètes en faisaient autant, et ils assommaient Israël des mêmes vérités sans cesse redites et toujours par eux trouvées nouvelles et merveilleuses. Car tel était leur amour, telle leur obsédante foi. Qu'on pardonne donc mon juif rabâchage.

Oui, je le redis, cet amour du prochain, si beau et si impossible, j'y ai cru en ma jeunesse, et je l'ai pratiqué en ma jeunesse, durant quelque temps et en toute bonne foi, essayé de le pratiquer. Mais soudain, un jour de vérité, impitoyable vérité, je me suis aperçu que ce sublime amour était futilité et souffle du vent, et j'ai cessé de me mentir à moi-même. Car j'ai vu et j'ai osé me dire que cet amour, tant prôné et redit, était mensonge à moi-même.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même, est-il ordonné par le Lévitique au verset dix-huit du chapitre dix-neuf. Aimez-vous les uns les autres, leur a dit Jésus, fils de mon peuple. D'accord, très beau, disent-ils, d'accord, on va s'aimer les uns les autres. D'accord, mais ces ouvriers exagèrent avec leurs demandes d'augmentations, et qu'ils sont donc matérialistes de toujours parler de salaires, et d'ailleurs ils vont trop au cinéma, et ce sont toujours ceux qui n'ont pas d'argent qui dépensent le plus. Aimez-vous les uns les autres, leur a dit Jésus, fils de mon peuple. Et, au mieux, ils traduisent par souriez-vous les uns aux autres, et ils éprouvent de sincères mais légers émois, les éprouvent, angéliquement satisfaits d'eux-mêmes.

Depuis deux mille années, ils parlent de leur amour du prochain et ils croient y croire. Ils jouent à aimer leur prochain, mais ils n'aiment pas. Leur amour n'est pas vrai, il n'est pas surgi. Il est seulement voulu par obéissance à un Dieu en qui, souvent et en leur tréfonds, ils ne croient pas. Car s'ils croyaient en ce Dieu, ils se réjouiraient d'être malades, souhaiteraient être vite malades, se réjouiraient de bientôt mourir, se dépêcheraient de mourir et d'aller Le retrouver et connaître enfin la joie suprême d'éternité.

Cet amour du prochain, imposé et non surgi, ordonné et non inéluctable, ce pensum d'amour est le plus souvent illusoire, imaginaire, mensonge à soi-même, amour dilué, esthétique amour tout d'apparat, léger amour à tous donné, et c'est-à-dire à personne. Ô indifférent amour du prochain, angélique cantique, recherche d'une futile perfection, amour consistant à pieusement sourire, à tous venants noblement sourire et dire d'aimables paroles, et à éprouver des sentiments bienveillants et, au fond, indifférents, et à garder son fric ou, au mieux, à être charitable. Ô commode charité, alibi rassurant et don d'une part de ton superflu, ce qui ne change rien à ton confort ni à la misère de ton prochain.

Ô amour du prochain, théâtrale déclaration, et en fin de compte amour de soi-même, quête d'une présomptueuse sainteté, futilité et souffle du vent, dangereux amour mainteneur d'injustice, d'injustice par ce trompeur amour fardée et justifiée. Ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de l'injustice. Ô stérile amour qui au long de

deux mille années n'a empêché ni les guerres et leurs tueries, ni les bûchers de l'inquisition, ni les pogromes, ni l'énorme assassinat allemand. Ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de la haine. Tout cela, je l'ai déjà dit, mais je le redis ici, car cela m'importe.

Et pourquoi ne redirais-je pas ce qui m'importe ? Je ne me préoccupe pas d'art, ni de sobriété, ni d'élégance. Je ne me préoccupe que de ma vérité, de cette vérité précieuse, toujours la même, toujours nouvelle en mon cœur et digne d'être redite et redite. Et ce qui m'importe, ce qui est vrai et capital, pourquoi ne pas inlassablement le redire ? Ainsi, redis-je, ainsi ont fait mes prophètes, saints ressasseurs.

Vingt et un août

Amour, amour, disent-ils depuis des siècles, et il n'y a pas d'amour. Oui, depuis deux mille ans ils parlent de l'amour du prochain, ils croient y croire, et parfois ils jouent à aimer leur prochain, mais ils ne l'aiment pas en vérité. Depuis deux mille ans, ils haïssent, ils détestent, ils montent des cabales, ils médisent et ils font des guerres, et ils s'entre-tuent à qui mieux mieux, et ils en tirent gloire. Car ils se vantent et se félicitent de leurs vertus guerrières, c'est-à-dire meurtrières, et ils se rengorgent de leurs prouesses militaires, et ils admirent leurs généraux, et ils vénèrent la force qui est pouvoir de nuire, et les forts dominant et exploitent les faibles, leurs prochains.

Oh, leur dire, savoir leur dire le véritable et seul possible amour du prochain, celui que je connais. Oh, savoir le leur dire et qu'ils me croient ! Mais qui suis-je pour leur dire le véritable amour du prochain ? Qui suis-je avec mes tentations et leurs triangulaires têtes dressées, avec mes indifférences, mes impatiences, toutes mes misères, et mes épines de colère et d'ironie, et tous mes manques de ce seul véritable amour du prochain auquel je crois pourtant ?

Oui, qui suis-je avec mon égoïsme qui est défense de vulnérable, avec cet affreux orgueil, et avec ce mépris qui est péché ? De tout cela, oui, je suis pécheur. Mais je connais le seul possible amour du prochain. Mon devoir, à moi bientôt disparu, est de le leur dire, le leur dire si bien qu'ils me croiront. Si je réussis, je ne serai pas né en vain, moi, étincelle entre deux éternités.

Que l'on me dise insensé, mais je connais les voies qui mènent au véritable amour du prochain, amour qui n'est certes pas celui que j'éprouve pour mes aimés, amour qui est seulement tendresse et que je nomme tendresse de pitié, seul possible amour du prochain, seul véritablement ressenti.

La première voie qui mène à la tendresse de pitié, seul possible amour du prochain, est ce que je nomme l'identification à l'autre. Lorsque je suis devant un frère humain, je le regarde et soudain je le connais, et soudain, étrangement, je lui ressemble, je suis lui, pareil à lui, son semblable. Il est en moi. C'est une transsubstantiation que je connais et que j'éprouve. Et parce que, en quelque sorte, je suis l'autre, je ne peux pas ne pas avoir pour lui, non certes l'amour que j'ai pour mes bien-aimés, mais une tendresse de connivence et de pitié. Ne me dites pas absurde, car ce que je dis est vérité, une vérité ressentie par moi, tant de fois ressentie.

Quelle est cette étrange tendresse de pitié lorsque j'imagine Pierre Laval dans sa prison ? Je l'imagine, je le connais et je deviens étrangement lui, pauvre méchant avide d'éphémère puissance. Oui, il a été chef de la milice et serviteur des nazis, oui, il a fait du mal à mes frères juifs, et il a fait peur à ma mère, et il a envoyé à la mort des enfants coupables d'être nés de mon peuple. Oui, au temps où il était puissant et malfaisant, il méritait la mort, une mort rapide et sans souffrance. Mais maintenant il est abandonné de tous et honni, il est dans une prison, et il va être jugé. Je l'imagine, et je le vois, et je suis lui soudain. Je le vois en sa cellule de prison, et il a mal, il a mal dans l'asthme de sa poitrine et, en quelque singulière sorte, de ma poitrine. Il souffre et je le vois vaincu. Je vois son visage défait, son visage malade et avili d'homme perdu, et qui le sait. Je le connais, et je suis lui par l'étrangeté d'identification. Je suis lui, et il n'est plus un ancien ministre, mais un malheureux et moi-même, et soudain j'ai mal que le prisonnier Laval ait mal, étendu à plat ventre sur le ciment de sa cellule dépourvue de sièges, étendu à feuilleter le dossier de son procès. Il est vaincu, l'ancien victorieux, allongé sur la dure froideur du sol, pauvre canaille en malheur, triste lamentable canaille allongée à fiévreusement feuilleter son dossier, et il a mal dans sa poitrine, étendu à plat ventre, étendu à écrire des notes pour sa défense, dans l'espoir désespéré qu'on ne le tuera pas. Et soudain, de peur urinant des gouttes, il sait qu'on le tuera, lui, l'ancien petit enfant Pierre, l'ancien victorieux ministre à blanche cravate. Ô l'aigu de sa douleur, douleur de pauvre méchant et de prochain mort, devenu méchant par ridicule soif de puissance. Ô son malheur transpirant sur le ciment de

la cellule, et il est seul en sa cellule, seul sans sa femme et sans sa fille qu'il aimait, seul en son malheur, et de tous honni. Oui, je suis étrangement lui soudain, lui fouillant, maladroitement fouillant dans le dossier de son procès, hâtivement fouillant afin de trouver des arguments pour ne pas mourir, arguments qu'il sait inutiles. Comment ne pas pardonner à ce malheureux soudain si proche, soudain mon semblable ? Comment alors ne pas pardonner le mal de peur que cette canaille a fait à ma mère, ma douce cardiaque, jour et nuit épouvantée pendant les années d'occupation allemande, épouvantée par les miliciens de Laval, un coup de sang dans sa poitrine à chaque coup frappé à la porte. Et reverrai-je mon fils ? pensait ma mère, la nuit, dans son lit et sa peur.

Oui, être l'autre, ressentir l'autre en soi, et avoir pitié, pitié à tort et à travers. Pitié pour tous, tendresse de pitié pour cette malheureuse vulgaire aux frisettes teintes, l'autre jour, dans le petit restaurant. Je la regardais, et j'étais étrangement elle, je la connaissais et je la chérissais de pitié qui faisait sa lamentable charmante, se dandinait et dansotait sur un pied puis sur l'autre, puis chantonnait que c'est pas commode mais c'est la mode, puis esquissait un tango. J'étais elle et j'avais une tendresse pour ses piteuses mignonneries délurées, une tendresse de pitié pour son interminable tango, lamentable danse de victoire, danse que je faisais mienne, pauvre danse d'idiote victoire, pitoyable victoire d'être une habituée du restaurant, de s'y sentir une importante, connue et aimée du patron et des serveuses, assurée de l'approbation du groupe. Je regardais cette malheureuse et je la connaissais. Comment alors ne pas avoir une tendresse et une pitié ? Comment, puisque j'étais soudain elle ? Que l'on me dise absurde, mais ainsi suis-je.

Pitié, tendresse de pitié pour tout humain que je vois et dont, soudain, je deviens étrangement le semblable. Pitié, tendresse de pitié pour les humbles lorsqu'ils sont intimidés par la présence d'un important, et je suis eux soudain, lorsque, debout et en posture subalterne, ils aspirent un peu de salive pour faire distingué et remplir le silence du supérieur qui va décider de leur cas. Ou bien ils fredonnent à peine, tout bas, bouche fermée, pour montrer et s'assurer qu'ils sont à l'aise, pour se débarrasser de leur gaucherie de servitude. Et alors, je fredonne en moi-même, comme eux, parce que je suis eux, mes pareils soudains. Pitié aussi, l'autre jour, de cette lesbienne, et son attifement masculin aggravait sa femelle misère. Ô sa nuque rasée, petite nuque faible d'oiseau déplumé, pauvre nuque d'inaptitude à combattre. J'étais elle et j'avais pitié, tendresse et pitié de sa lamentable singularité soudain devenue mienne.

Pitié aussi de cette mamelue à grosse croupe aperçue à ce cocktail. Je l'ai regardée et, la regardant, je la connaissais et j'étais elle, jacassante et avide de nouvelles relations. J'étais elle, attendri de pitié lorsque, faisant enfin la connaissance d'un important barbu, elle s'est empressée d'articuler, comme en passant, le nom d'un ministre avec lequel elle a annoncé avoir déjeuné avant-hier, avertissant ainsi le barbu qu'elle faisait partie d'un groupe de considérables et que, par conséquent, elle pouvait être reçue, car si le barbu la recevait chez lui et lui faisait connaître ses propres considérables sociaux, elle lui ferait connaître les siens, et ainsi ils gagneraient tous deux à cette agréable alliance. Et, en effet, la grosse avide a été jugée intéressante et charmante, car elle En était, et pouvait être utile. Une miraculeuse fois de plus, j'étais soudain elle, attendri par sa lamentable victoire qui ne l'empêcherait pas de mourir bientôt dans sa graisse.

Drôles, dans ces cocktails, tous ces humains recouverts d'étoffes, qui gravement parlent comme s'ils n'étaient pas hémorroïdaires et nus et misérables sous leurs smokings et leurs décorations, et les inférieurs immanquablement tâchent d'approcher les supérieurs qui s'embêtent avec ces inutiles et tâchent de s'en débarrasser pour approcher un profitable sursupérieur qui s'embêtera avec eux. Je les regarde, je deviens eux, pauvres avides de monter en grade social par affiliation à des importants, et comment ne pas leur donner une tendresse de pitié ?

Vingt-trois août

La deuxième voie vers la tendresse de pitié est la connaissance de l'universelle irresponsabilité, tous commandés et déterminés que nous sommes, par nos chromosomes et leurs gènes, entre autres. Ô hommes, irresponsables résultats, disais-je, l'autre nuit, en un rêve d'aucune nymphe visité. Si tu sais que l'autre, même méchant ou vil ou antipathique, ne peut être que ce qu'il est, comment lui en vouloir, comment ne pas lui pardonner ? S'il t'a fait du mal, tu te rappelleras qu'il n'a pas pu ne pas te faire du mal, qu'il y a été condamné, que tel il est et ne peut pas ne pas être en ce notre terrible monde dont la loi est de vaincre pour n'être pas vaincu, monde de nature où chacun est un Abel et un Caïn aussi. Tu considéreras alors cet innocent méchant avec une tendresse de pitié, et tu n'y auras nul mérite. Ce ne sera pas vertu, mais connaissance et acceptation de l'universelle irresponsabilité. Pitié, pitié pour tous, pauvres condamnés et déterminés que nous sommes.

Vingt-quatre août

La troisième et dernière voie, la royale et la plus sûre, vers la tendresse de pitié, seul possible et sincère amour du prochain, est la connaissance de l'universelle mort et la terrible certitude que le prochain mourra. Sache que tu mourras, et que cet autre qui t'a fait du mal connaîtra l'agonie, dame d'honneur de sa mort assurée. Alors, de ta pitié pour ce semblable et futur agonisant naîtra une tendresse. Oui, ce méchant qui a voulu te nuire est aussi un pauvre condamné à mort, ton frère en la mort. Il connaîtra les horreurs de la vallée de l'ombre de la mort, et ses mains repousseront les draps, ses mains grifferont et bêcheront sa poitrine pour en ôter la mort, et il voudra respirer encore une fois, vivre encore une fois. Alors, devant ce malheur qui l'attend, terrible malheur, car la vie est unique et il n'y a pas de vie après la mort, comment lui en vouloir, comment en vouloir à ce pauvre méchant et condamné à mort, comment ne pas lui donner une tendresse de pitié, la lui donner en ton cœur, sans qu'il le sache ?

Avant de mourir, et ma mort est proche, je voudrais convaincre mes frères humains, les bourrer de leur future mort, de l'universelle mort. Ah, s'ils voulaient savoir, vraiment savoir qu'ils mourront, et que leur ennemi et frère en la mort connaîtra l'affreuse agonie, je sais, je suis sûr qu'ils ne pourraient plus haïr, et qu'ils n'auraient plus que tendresse de pitié, une tendresse vraie et non l'amour du prochain, amour artificiel, amour non surgi, amour commandé, amour quasiment scolaire, sans autre cause que l'ordre d'un Dieu hélas inexistant.

Si tu crois en mes voies et vérités, tu ne pourras pas ne pas avoir la tendresse de pitié, tu ne pourras pas ne pas pardonner à ton pauvre ennemi. Mais ton pardon sera vrai, ne sera pas le pardon de ceux qui obéissent à l'ordre d'une Inexistence, et leur tréfonds rechigne à pardonner, leur tréfonds d'eux-mêmes inconnu. Ils se forcent à pardonner, mais leur pardon n'est jamais véritable. Il n'est que paroles prononcées avec un sourire noble et triste. Car leur pardon ne jaillit pas de leur cœur, il est sans tendresse de pitié, et il ne procède que de la volonté et de l'obéissance à un ordre qu'ils croient divin. Ils prient et suent et ahanent pour arriver à pardonner. Bref, une constipation de pardon. Et ils en font un plat avec leur pardon. Ils s'efforcent, ils prient pour arriver à pardonner, car le pardon leur est difficile, difficile à sortir, et tout d'artifice et de vouloir. Ils demandent à leur Inexistant de leur donner la force de pardonner, c'est-à-dire qu'ils prient pour s'efforcer d'obéir au commandement divin de pardon, pour pouvoir arriver à recouvrir et étouffer leur rancune souterraine et toujours présente. Mais si tu m'écoutes, si ta tendresse est de pitié, ton pardon sera vrai, sera tout de toi, de toi-même surgi, spontané, inéluctable, naturel. Ce que je viens de dire est vérité.

Autre face de la tendresse de pitié, le pardon vrai, je le redis et redis, c'est d'être l'autre, d'être celui qui a péché contre toi, et qui ne peut pas ne pas avoir péché contre toi, et qui mourra de mort toujours horrible. De toute âme, tu souriras, et tu pardonneras. Ce que je viens de dire est vérité.

Dans mon bain, un jour, je me suis surpris à me réjouir du petit succès d'un homme qui me fit quelque mal. Absurdement, j'ai souri en pensant au succès de ce pauvre méchant, j'ai souri parce que, étrangement mais vraiment, j'ai été soudain ce pauvre irresponsable et condamné à mort, et j'ai été heureux de son succès, devenu étrangement mien, et j'ai souri absurdement dans mon bain.

Vingt-six août

Qui suis-je ? Qui est cet homme qui ose enseigner aux autres cette loi de tendresse de pitié qu'il lui arrive de pratiquer mal ou de mauvais gré, ou même d'enfreindre ? Il n'empêche, si indigne que j'en sois, ce que je dis est la voie et la vérité. Qui suis-je ? Un mortel avec ses fautes, ses indifférences, ses tentations, ses soudaines colères, tous ses manques de tendresse de pitié, un pauvre mortel et ancien enfant, avec toutes ses misères, mais qui connaît dans sa périssable chair le secret merveilleux, secret qu'il veut partager avant de mourir.

Mes petits enfants, mes pauvres futurs morts, ne haïssez plus, ayez pitié les uns des autres, car vous mourrez. Croyez à ma vérité, car elle est grande quoique simple et humble et trop répétée par moi, maladroitement répétée. Mais à chaque tournant elle m'apparaît si vraie et si belle que, chaque fois, je la vois pour la première fois. Tel est l'amour qui nous fait voir la bien-aimée toujours nouvelle et merveilleuse et fiancée du premier jour.

Ô vous, frères humains, croyez à cette loi que je vous propose, loi de la tendresse de pitié, frêle testament que je laisse aux vivants, humble loi que je sais être celle du seul possible et seul sérieux et seul véritable amour du prochain. Croyez à ma vérité, ne haïssez plus, ayez cette tendresse de pitié les uns pour les autres, tous déterminés et tous frères en la mort, tous agonisants de demain.

Voilà, j'ai dit mes pauvres paroles, et je sais, en un éclair de lucidité, je sais soudain que mes frères humains ne verront pas ma vérité, ne voudront pas la voir, et je serai sans doute seul à y croire, seul et transi avec ma vérité royale, soudain en guenilles. Toute vérité solitaire et non aimée des hommes est piteuse et devient folle. Ô ma grande piteuse, ô ma folle aimée, résignons-nous, et tenons-nous chaud l'un l'autre, loin d'eux.

Oui, écrire encore, essayer encore, prier Dieu encore, Dieu aimé, Dieu muet. Seul, et maladivement fumant des cigarettes dans cet appartement d'horrible silence, privé depuis des heures de la présence et sauvegarde de la bien-aimée, je laisse bavarder niaisement la radio pour recouvrir l'angoisse, tâcher d'éloigner la dévorante angoisse et attente de Dieu, tâcher d'étouffer cette angoisse par de la rumeur. Ô cette térébrante angoisse, le front ridiculement contre la table tout à l'heure, ô cette morsure à chaque respiration, morsure qui est privation de Dieu, de Dieu adoré, mon seul bien.

Malade de Dieu, je suis malade de Dieu aimé, malade de Son atroce absence. Attend-Il mon agonie pour me donner Sa présence et attend-Il ma mort pour enfin m'aimer et me recevoir ? Mon malheur de Son indifférence est un malheur de respiration difficile, un malheur d'attente pantelante. Et mon pire châtiment est l'angoisse que j'inflige à l'aimée, l'innocente injustement punie.

Que Dieu soit si indifférent à mon appel, à mon amour désespéré, à cette attente des jours, à cette effrayante attente des nuits lorsque je me réveille, c'est peut-être la preuve qu'il n'est pas. Oui, c'est la preuve épouvantable. Assez, assez, il faut feindre de vivre. Non seulement feindre, mais vivre, vivre sans Dieu, me réveiller de ce cauchemar, chasser le malheur, vivre pour la bien-aimée, être heureux pour qu'elle soit heureuse, pour qu'elle ne soit plus malade de mon mal.

Dieu attendu, Dieu adoré, T'invoquerais-je ainsi cent fois et mille fois que mon invocation ne servirait de rien, je le sais. Ô cette lamentable envie à la pensée que Tu es présent pour tant de millions qui ne T'invoquent pas comme moi, ne Te désirent pas sans cesse comme moi, et pour lesquels, assurés en leur épaisse foi, Tu es le Dieu certain et commode. Comment ne serais-je pas triste et envieux ? Et que faire pour obtenir leur bonheur, leur immérité bonheur ? Croire ? Mais, je l'ai déjà dit, il faut que je croie pour croire. Je ne peux pas me mentir à moi-même. Ô maudite intelligence.

Ô l'angoisse de l'absence de Dieu, angoisse aux yeux exorbités, angoisse qui est constant effroi et constant étouffement. Ô cette

angoisse de Son silence, angoisse qui tue l'envie de me nourrir, qui tue en moi l'envie de parler, de parler même avec des amis aimés, qui tue l'envie de les revoir, de revoir cette tendresse dans leurs yeux. Car je ne veux que Toi, ô mon Dieu et mon amour, ma folie et mon attente. Malade de Toi, que dois-je faire pour que Tu m'entendes, enfin m'entendes, Toi qui réponds à tant d'appels de moindre amour ?

Vingt-huit août

Aie pitié, je suis Ton enfant malheureux, j'ai tant lutté contre ce tourment d'être orphelin et privé de Toi, tant lutté par ces pages que je termine, pages absurdement écrites pour Te faire venir à moi, à moi qui T'attends de toute âme, les yeux levés en espoir. Délivre-moi de ma mécréance, accorde-moi cette foi que seul Tu peux me donner.

Ô mes merveilleuses joies d'autrefois, joies de ma jeunesse étourdie, lorsque j'étais dépourvu de ce désir de Dieu, et que je ne me souciais guère de Lui. Ô mes jeunes ferveurs dans le taxi parisien qui me conduisait vers Marcel. Vif et tout en bonheur et santé dans le taxi, je me préparais à la fête de revoir mon ami, enthousiaste déjà des embrassades et des entretiens et du joyeux repas à la longue table du premier étage. Fini, Marcel rieur. Plus jamais, Marcel rieur. Il est indifférent en sa terre, maussade en sa terre.

Pour tenter d'éloigner la fauve angoisse toujours tapie, toujours en éveil, acharnée à me désespérer, infernale souveraine, je me force à écouter la radio et cet imbécile qui parle de la malaria et des remèdes contre la malaria. Oh, avoir une mortelle malaria et pouvoir, par elle, acheter la présence de ce Dieu qui ne veut pas de moi, ce Dieu qui serait mon secours et merveilleux psychotrope, seul vainqueur de cette angoisse que je connais, mendiant de Dieu, mendiant abandonné, la main en vain tendue.

Vingt-neuf août

Ô mon Dieu, Dieu de mes saints prophètes, ô merveilleux, ô puissant, ô riche en bonté, ô riche en colère qui est aussi bonté, ô de toute éternité et splendeur couronné, ô mon seigneur et mon sauveur, je lève mes yeux vers Toi, je veux de toute mon âme croire en Toi, croire en Ton amour. Donne-moi Ton appui, aide-moi à croire, car je suis malade de ma maudite mécréance.

Ô Éternel, ô sublime, je lève mes yeux vers Toi, fais droit à ma misère. C'est de Toi seul que peut venir le secours. Ne permets pas que je chancelle, sauve-moi, donne-moi la certitude et la joie, prête l'oreille à mes supplications, considère mes yeux cernés et cette horreur de me nourrir. Je veux croire en Toi, aide-moi, délivre-moi de mon incroyance, fortifie mon âme, agis enfin et, durant les deux ou trois années qui me resteront à vivre, je louerai Ton nom à chaque heure de ma vie.

Aie pitié de moi, Ton mendiant, délivre-moi de l'oppresseur de moi-même, ennemi de moi-même chaque fois que je Te nie. Ô cette nausée de perdition au creux de ma poitrine. Ne m'abandonne pas puisque je suis l'œuvre de Ta main, entoure-moi de Ta miséricorde. Viens à moi, prouve-moi que Tu n'es pas que dans mon imagination, prouve-moi que Tu es. Je veux croire, de toute âme croire. Ô Dieu, mon amour, sois enfin merveilleusement Celui en qui je puisse croire.

Ô pauvres pages malades, pages au hasard des jours étrangement nées, hors de toute raison et de tout plan conçues et continuées, et pourquoi avoir absurdement commencé par ma mère morte et mon enfance ? C'était peut-être pour m'accrocher à une bonté disparue, à une main rassurante, faute de la main de Dieu.

Ô pages percluses, croyantes et incroyantes, confidentes empestées de mélancolie, tristes pages disparates, écrites au gré d'humeurs discordantes, lentement écrites sous une étrange dictée, rêveusement écrites à l'aveuglette et au lugubre hasard. Ô pages de défaite et d'étrange pourri réconfort d'écrire, je vous terminerai par un dernier appel, et après je me tairai à jamais, las de mortelle lassitude, et je n'invoquerai plus jamais Dieu, ce bien-aimé toujours absent.

Car pourquoi ainsi absurdement s'obstiner, pourquoi toujours en vain attendre et supplier Celui qui ne répond jamais et pour qui je ne suis rien ? Ô Dieu, apparais enfin. La vie sans Toi est une mort, ô Dieu qu'ils disent de bonté. Ton silence est-il ma faute ? Mais quelle est ma faute, et est-il possible que, tant aimé et attendu, Tu sois si indifférent ? Je Te mérite pourtant.

Deux septembre

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de mes saints prophètes, une fois encore, malgré mon refus de l'autre jour, une fois encore je T'implore. Manifeste Ta présence, révèle Ton amour. Je veux croire en Toi, je veux changer, je veux être Ton enthousiaste et Ton serviteur. Je veux que le zèle de Ton nom me dévore. Mais débarrasse-moi de cette incroyance qui est mon châtiment, de chaque jour mon châtiment. Pourquoi n'ai-je pas cette chance de croire en Toi, chance qui est celle de millions, pourquoi suis-je exclu de cette chance ? C'est par Toi seul que doit me venir cette chance, et non par des croyants qui me parleront en vain, je le sais.

Une dernière fois, je Te dis que je veux croire en Toi, que je ne veux plus être l'arrogant qui nie et se moque. Je veux être Ton enfant enthousiaste. Ô bien-aimé, aime-moi, montre-moi que Tu m'aimes. Aide-moi à croire, à croire malgré mes blasphèmes et mes moqueries qui sont douleur et vengeance de ne pas croire en Toi. Oui, mon cas, le cas du dérisoire que je suis, c'est affaire entre moi et Toi, j'ai l'impertinence de le dire.

Aide-moi, aie pitié de Ton orphelin, aie pitié de ce sourire que je T'adresse en ma quatre-vingt-quatrième année. De tout ce cœur qui va bientôt cesser de battre, je veux croire de toute âme, croire en Toi et en Ton amour. Ne vois-Tu pas que je dépéris de Ton silence ? Dieu de justice, j'en appelle à Toi contre Toi. Aide-moi à T'aimer, aide-moi à croire en Toi, car je meurs de la faim de Toi.

Toi, glorifié par les chanceux, viens au secours du malchanceux. Fais de moi ce chanceux que je veux être, fais de moi Ton enfant éperdu de foi. Mène-moi vers les eaux du repos. Aie pitié, n'oublie pas que je suis de la maison d'Aaron. Aie pitié de cet infidèle qui n'a pas eu la chance d'une foi transmise. Je n'attends ma foi que de Toi. Est-ce une faute de n'attendre que de Toi ?

Note de version

Édition numérique Fait Maison

Deuxième version

Février 2014